

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'Expérience intérieure

Ook Chung

Page F 3



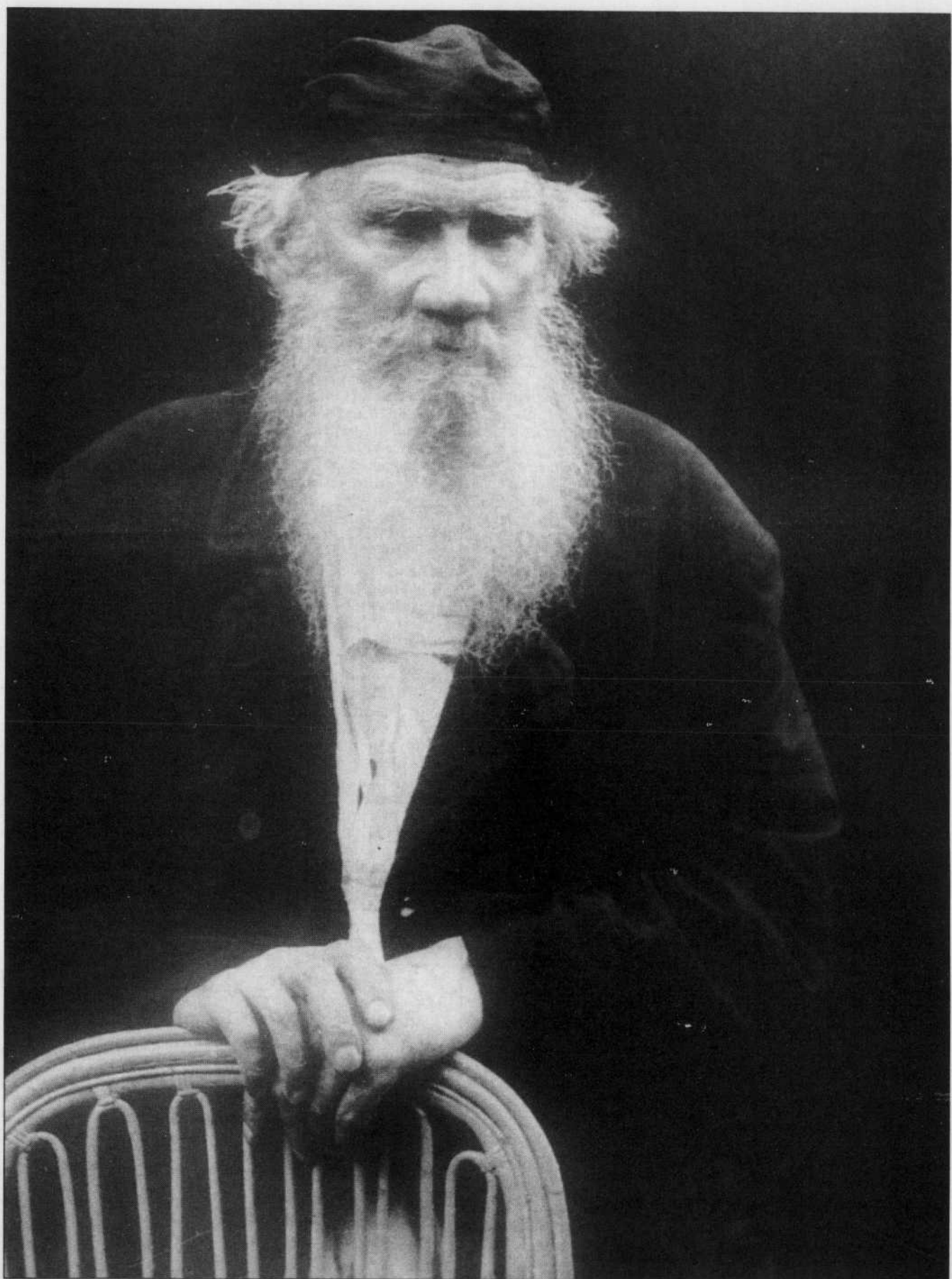
ESSAIS

A B C de Michel Butor

Page F 5

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

CAHIER
F

Léon Nikolaïevitch Tolstoï (1828-1910)

ARCHIVES J.F.N.

Sur les centaines de clichés que l'on possède de lui, Léon Tolstoï apparaît souvent avec sa belle barbe argent qu'il fait couler entre ses doigts. Il semble toujours interroger le monde de son regard doux et scintillant. Depuis sa mort en 1910, ses silences mêmes ont fait l'objet d'interrogations infinies. Combien d'exégètes ont-ils médité sur la sentence — «Tais-toi, tais-toi, tais-toi» — qui éclaire, dans son journal, sa rupture avec sa femme? Et au-delà de la vie du grand romancier russe, que sait-on aujourd'hui de la pensée politique de ce mystique absolument hors norme?

Tolstoï est d'abord un homme-orchestre épris de liberté. À la fin du XIX^e siècle, alors qu'il est déjà reconnu comme l'un des plus brillants écrivains, on finit d'interdire la vente des hommes de couleur en Occident et, du coup, on se persuade que l'esclavage n'existe plus sur la terre autrement que dans les manuels d'histoire ou dans quelques contrées lointaines. Tolstoï pense, lui, que ce ne sont que les formes extérieures de l'esclavage qui ont été abolies. Car des hommes continuent d'être exploités. On profite d'eux, on les utilise, on les fait travailler comme des bêtes pour des salaires de misère tout en croyant que, parce qu'on ne les fouette plus, on ne les tient pas en esclavage.

L'auteur de *Guerre et paix*, comte de son état jusqu'à ce qu'il délaisse son titre, est un des premiers à abolir le servage en Russie. Dans son immense domaine de Iasnâïa Poliana, il propose la liberté en idéal et tente, tant bien que mal, d'introduire dans sa propre maison des mœurs plus simples et plus humaines.

Tolstoï éprouve un amour immense pour le peuple même et, tout particulièrement, pour les paysans. Il lui semble que ces gens sont naturellement bons et vertueux. C'est d'ailleurs en partie grâce à son soutien financier que des milliers de doukhobors peuvent émigrer dans l'Ouest canadien.

En toute logique, Tolstoï affectionne aussi la culture issue du peuple, notamment les chants et les contes. Cet ancien militaire prend plaisir à travailler au milieu des arbres et des champs, à s'occuper d'étriller les chevaux et d'entretenir les ruchers. Le voici même qui fabrique de ses mains ses propres bottes de cuir... Tolstoï se dévoue plus que tout à l'éducation des enfants des moujiks, selon une conception de la bonté de la nature humaine qui n'est pas sans rappeler celle mise en avant par Jean-Jacques Rousseau.

Epris de la doctrine chrétienne de l'amour du prochain, l'écrivain semble rechercher sans cesse la compagnie des damnés de la terre, à la ville comme à la campagne. Cet amour des humbles n'empêche pas la famille Tolstoï de surprendre ses milliers de visiteurs en mangeant, comme le rappelle sa

filie Tatiana, dans des services en argent. Tolstoï adore par ailleurs jouer au tennis et rouler sur la bicyclette que lui a offerte la «Société moscovite des passionnés de vélocipède»... Le moderne touche chez lui sans cesse à la tradition.

À travers la multitude de ses pensées et de ses préoccupations, l'œuvre littéraire prit assurément chez Tolstoï la plus large place jusqu'à la fin de sa vie. *Guerre et paix*, amorcé à l'époque de la naissance de ses premiers enfants, fut repris et recopié plus d'une dizaine de fois avec l'aide de sa femme, Sophie Bhers, laquelle laissa dans l'œuvre de son mari une part de sa raison.

Tolstoï a laissé derrière lui un Himalaya de papiers. En français, nous ne connaissons surtout de ce

Tolstoï

a laissé

derrière lui

un Himalaya

de papiers

sommet que la partie qui pointe au plus haut du ciel littéraire: les grands romans — *Guerre et paix*, *Anna Karénine* — et des textes aussi riches que divers — *La Mort d'Ivan Ilitch*, *Le Diable*, *La Sonate à Kreutzer*, *Le Bonheur conjugal*, pour ne nommer que ceux-là. Pour ces œuvres majeures, Tolstoï eut toujours un très vaste public, aux quatre coins du monde. Ses derniers récits, plus sombres, plus empreints des terreurs de l'existence humaine, sur-

ent séduire quelqu'un tel Kafka tandis qu'un Lénine se sentait dans l'obligation de répondre à certains aspects d'une œuvre qu'il admirait par ailleurs...

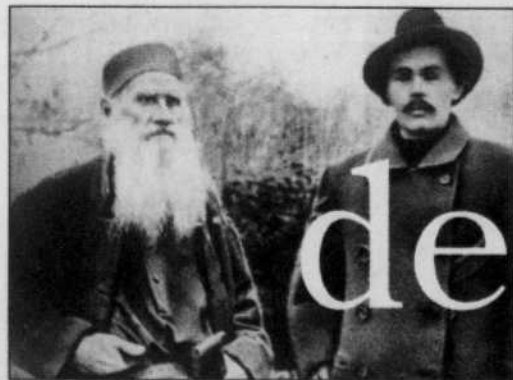
Toujours en lutte contre lui-même autant que contre son milieu, s'analysant autant qu'il analysait son époque, Tolstoï a écrit, surtout vers la fin de sa vie, plusieurs textes de nature politique dont seuls quelques militants d'une frange de la gauche semblaient jusqu'à tout récemment avoir mesuré l'importance.

Souvent déconsidérés par plusieurs exégètes de son œuvre, ces écrits sont pourtant empreints d'un humanisme étonnant. Faut-il rappeler que quelqu'un comme Gandhi jugea bon de correspondre avec le grand écrivain russe avec qui il partageait les principes de la non-violence?

Un traducteur passionné, Éric Lozowy, professeur à l'université McGill, vient de traduire quelques-uns de ces beaux textes de Tolstoï. On peut regretter que son éditeur

VOIR PAGE F 2: TOLSTOÏ

Silence



de

Tolstoï

LIVRES

TOLSTOÏ

Tolstoï s'insurge contre ce qui lui semble être le stade suprême de l'esclavage: l'État

SUITE DE LA PAGE F 1

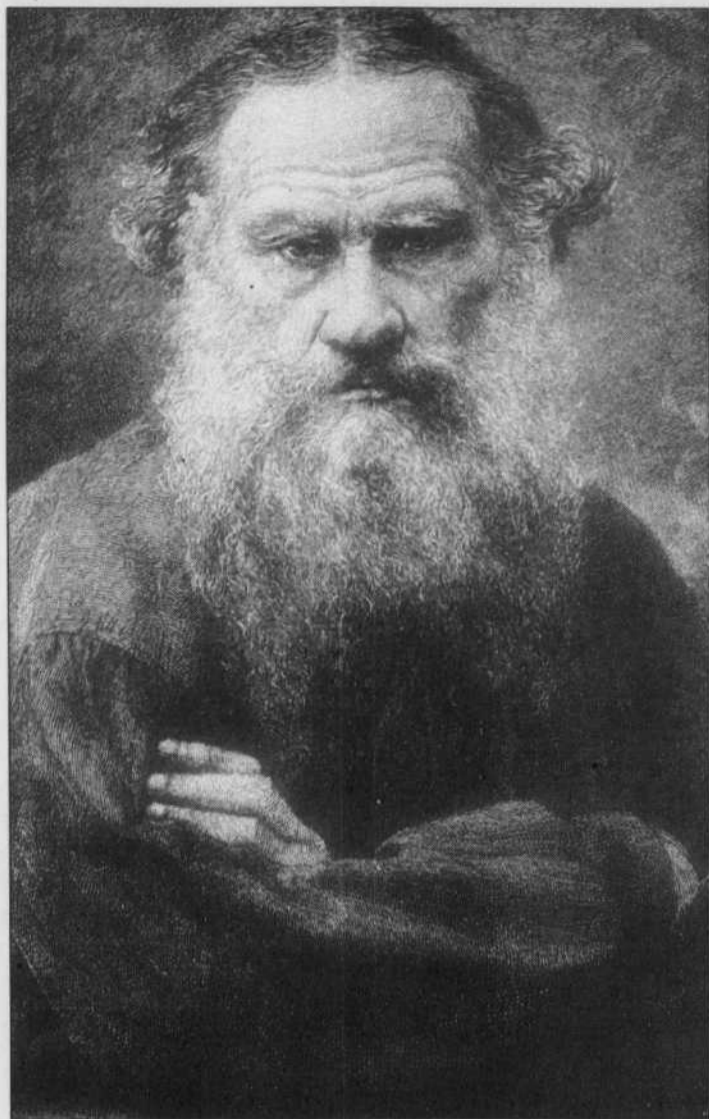
n'ait pas su mieux l'encadrer dans son travail de présentation des textes, mais il faut saluer sa belle traduction et l'originalité de son travail. Lozowy révèle sans conteste une facette importante du géant de la littérature russe.

Voyez ici Tolstoï s'insurger contre ce qui lui semble être le stade suprême de l'esclavage: l'État. «Il s'agit d'une organisation très artificielle et chancelante, et le fait qu'elle peut être détruite par la moindre secousse ne prouve aucunement qu'elle est nécessaire mais, au contraire, que si elle a déjà pu l'être, elle est maintenant inutile, donc nocive et dangereuse.»

L'armée? L'ancien héros de Sébastopol en parle d'expérience. Il la considère comme une machine à abrutir l'esprit des soldats autant que l'âme du peuple: «Pour que cessent l'oppression des peuples et les guerres inutiles, pour qu'on ne s'insurge plus contre ceux qui semblent coupables de celles-ci, pour qu'on ne les tue pas, il faut semble-t-il, peu de choses: il faut seulement que les gens comprennent les choses telles qu'elles sont et qu'ils les nomment par leur véritable nom, qu'ils sachent qu'une armée est un instrument de meurtre et que le rassemblement et la direction d'une armée — justement ce que font avec tant de présomption les rois, les empereurs, les présidents — sont une préparation au meurtre.»

Contre la violence

Dans un autre texte fort consacré à la résistance contre



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Tolstoï considère l'armée comme une machine à abrutir l'esprit des soldats autant que l'âme du peuple.

l'oppression des puissants, Tolstoï propose aussi une réflexion sur la situation coloniale de l'Inde. Il est résolument contre la violence, même menée dans la perspective de la libération du joug anglais. Pourquoi? Au nom même de la libération totale: «Lorsque les Hindous se plaignent qu'ils ont été asservis par les Anglais, c'est comme si des ivrognes se plaignaient d'avoir été asservis par les vendeurs de vin qui se sont installés parmi eux. Vous leur dites qu'ils ne peuvent pas boire, mais ils vous répondent qu'ils y sont tellement accoutumés qu'ils ne peuvent plus s'abstenir, qu'ils doivent puiser leur énergie dans le vin. [...] Ne résistez pas au mal, et ne participez pas vous-mêmes au mal, à la violence des administrations, des tribunaux, des collectes d'impôts et, surtout, de celle de l'armée, et personne au monde ne pourra vous asservir.»

On comprend bien, à la lecture des *Écrits politiques* de Léon Tolstoï, pourquoi plusieurs penseurs libertaires ont senti le besoin de faire de ce colosse de la littérature universelle un des piliers de leur pensée.

ÉCRITS POLITIQUES

Léon Tolstoï
Textes choisis, traduits du russe et présentés par Éric Lozowy
Ecosociété
Montréal, 2003, 162 pages

SUR MON PÈRE

Tatiana Tolstoï
Allia
Paris, 2003, 128 pages

ÉCHOS

Prix Rina-Lasnier

(Le Devoir) — Le prix Rina-Lasnier 2003 a été décerné au poète Bertrand Laverdure pour son recueil intitulé *Les Forêts*, publié aux Éditions du Noroît. Ce prix récompense un auteur de la Montérégie publié au cours des trois dernières années.

tion avec le groupe Ville-Marie Littérature. Selon la présidente de la CSQ, Monique Richard, il s'agit de faire la promotion de la littérature auprès des jeunes. Un jury de poètes et d'artistes sélectionnera une centaine de textes pour la publication d'un recueil.

Salon du livre anarchiste

(Le Devoir) — Le quatrième Salon du livre anarchiste se tient cette fin de semaine à Montréal au 2515 de la rue Delisle (métro Lionel-Groulx). Plus d'une cinquantaine de maisons d'édition, de distributeurs et de groupes en Amérique du Nord, de même que la Fédération anarchiste de la France seront au rendez-vous. L'an passé, ce salon militant avait accueilli quelques milliers de personnes intéressées par les idées anti-autoritaires. L'entrée est gratuite. Pour information: (514) 844-3207 ou <http://www.tao.ca/~lombrenoire>.

Concours de poésie pour étudiants du secondaire

(Le Devoir) — La Centrale des syndicats du Québec lance un appel aux enseignants du secondaire pour produire un ouvrage de poésie, qui s'intitulera *Poèmes d'amour et de révolte*, avec leurs élèves. Cette initiative reprend le modèle qui a inspiré la production du livre *Les Plus Beaux Poèmes des enfants du Québec* en 2002. Cette activité est menée en collabora-

Vente de la bibliothèque Ragazzoni

AGENCE FRANCE-PRESSE

La vente aux enchères de la très belle bibliothèque du collectionneur monégasque François Ragazzoni, comprenant plus de 300 livres rares, a atteint 6,33 millions d'euros (plus de 10 millions \$CAN) cette semaine.

Ménée par la société Tajan, la dispersion de ces ouvrages somptueusement reliés et dont certains sont illustrés a en outre établi de nombreux records pour des livres anciens et éditions originales et a suscité une préemption de la Bibliothèque nationale de France.

L'enchère phare a été remportée à 383 044 euros (environ 612 000 \$) par l'*Hypnerotomachie*, ou *Discours du Songe de Polyphile*, déduisant comme *Amour le combat à l'occasion de Polia*, première édition et premier tirage de la traduction française par Jean Martin de l'ouvrage de Francesco Colonna (1546).

Los Caprichos de Francesco Goya (1799), premier tirage d'une édition illustrée de 80 eaux-fortes originales du peintre espagnol, dont le tirage fut limité à environ 300 exemplaires, est parti aussi à un prix record: 360 512 euros (environ 576 000 \$).

Très attendu également, le *Nouvel atlas ou théâtre du monde*, publié entre 1658 et 1662 par le cartographe hollandais Johannes Janssonius, dix volumes *in folio*, et un des deux seuls exemplaires connus de cette édition française (l'autre se trouvant à la Bibliothèque nationale de France), a atteint 304 200 euros (486 000 \$).

Le *Grand Atlas, ou Cosmographie blaviane* de Johannes Blaeu (1667), seconde édition de cet Atlas major, la plus complète dédiée



ARCHIVES LE DEVOIR
Une planche tirée des *Caprices* de Goya.

à Louis XIV, pour laquelle une partie du texte a été recomposée, a atteint 281 650 euros (450 000 \$).

Il y a eu aussi 247 900 euros (396 000 \$) pour *L'Encyclopédie* de Diderot, dans sa première édition en 22 volumes, totalisant 71 818 articles et 2795 gravures (estimation à 100 000 euros), et 157 724 euros (252 000 \$) pour la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* de Du Halde (1735).

Parmi les éditions originales modernes, un des douze exemplaires numérotés sur papier de Hollande du roman de Marcel Proust *Du côté de chez Swann* a été enlevé à 100 250 euros (160 189 \$). Et un des trente exemplaires de l'édition originale du *Cornet à dés* de Max Jacob, non mise dans le commerce, a été préempté par la Bibliothèque nationale de France à 38 920 euros (62 190 \$).

Insondable originalité

GUYLAINE MASSOUTRE

Qu'ont en commun Pierre Loti, Raymond Roussel, Salvador Dalí, Rosa Luxembourg, Sarah Winchester et Bobby Fisher? Ce sont des farfelus. Des idiots du village. Des fantômes palpables qui crient haro sur les bourgeois. Braudeau, après un volumineux — et excentrique — *L'interprétation des singes* (Stock, 2001), donne quelques clés de ses lectures enthousiastes dans le journal *Le Monde*: il réunit en recueil six portraits d'originaux, assez libres pour flirter avec les folies, en évitant le crime, la tyrannie et la camisole. Bonjour la déraison.

Le scientifique Braudeau excel-

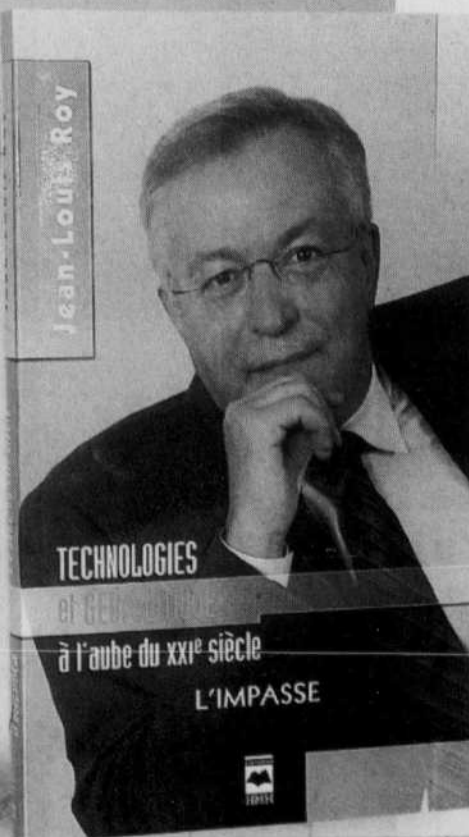
le à recenser les traits de personnalités, communs ou spécifiques, chez ces récalcitrants au bon sens. Tolérance, sympathie, plus que désir de contagion, ce regard sur l'insensé plaide en faveur des silhouettes du bizarre. L'idée de les collectionner leur va comme un gant. Seul l'un d'entre eux court encore: c'est le plus étranger à toute récupération. Pensez-y. C'est le joueur d'échecs Bobby Fisher, névropathe de l'ombre qui, semblait-il, tel un nouveau Pingouin contre Batman, laisse parfois sa trace sur l'échiquier endiable d'Internet.

SIX EXCENTRIQUES

Michel Braudeau
NRF Gallimard
Paris, 2003, 97 pages

Le dernier ouvrage de Jean-Louis Roy

Illustrés par la guerre américaine contre l'Irak, des nouveaux rapports de puissance ont ébranlé le système onusien, les alliances vouées à la sécurité et la convergence historique des grandes démocraties.



Technologies
à l'aube du XXI^e siècle
L'IMPASSE

26,95\$



www.hurtubisehmn.com

Bertrand Laverdure
Lauréat
Prix Rina-Lasnier 2003
Les forêts 14,95\$
ÉDITIONS DU NOROÏT
30 ans de poésie
www.lenoroit.com

Lire
pour faire dans l'instant
Louise Cotoir
CARNET AMÉRICAIN
L'instant même
Carnet américain loge à l'enseigne de la déambulation, les récits prenant le relais l'un de l'autre pour composer le tableau d'une ville, New York, qui tient à la fois de l'île et du continent.
L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
du 7 au 13 mai 2003

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Points
1	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	6
2	Roman	L'IGNORANCE	M. KUNDERA	Gallimard	13
3	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	12
4	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LEVY	Robert Laffont	12
5	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil	1
6	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	4
7	Roman	L'ANGLE SOLITAIRE	D. STEEL	Pr. de la Cité	13
8	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1	M. HANNEQUART	Rudel Medias	9
9	Biographie	BRÛLÉE VIVE	SOUAD	Oh 1 Éditions	6
10	Polar	LES CHIENS DE RIGA	H. MANKELL	Seuil	2
11	Scénario Qc	LES INVASIONS BARBARES	D. ARCAND	Boréal	1
12	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Medias	3
13	Spiritualité	DIEU ?	A. JACQUARD	Stock	11
14	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	20
15	Psycho Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	27
16	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	135
17	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	28
18	Roman	IMPRIMATUR	MONALDI / SORTI	JC Lattès	16
19	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS	S. HUSTVEDT	Leméac	8
20	Roman Qc	CATALINA	G. GOUGEON	Libre Expression	30
21	Roman Qc	NOUVELLES D'AUTRES MÈRES	S. MYRE	Marchand de livres	4
22	Faune Qc	LES OISEAUX ET L'AMOUR	J. LÉVEILLÉ	L'Homme	4
23	Psychologie	L'INSATISFACTION CHRONIQUE	ASHNER/MEYERSON	Sciences et culture	127
24	Biograph. Qc	NOM D'UNE BOBINETTE	C. LAMER	Publistar	2
25	Biograph. Qc	WILLIAM FYFE, TUEUR EN SÉRIE	M. PIGEON	Lancôt	4
26	Polar	GONE, BABY, GONE	D. LEHANE	Rivages	2
27	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	8
28	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS	M. TREMBLAY	Leméac/Actes Sud	45
29	Flore	AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON/ADAMS	Broquet	5
30	Santé	GUÉRIR	SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	4
31	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE	M. MOORE	Boréal	29
32	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, I. 1 - Gabrielle	M. LEBERGE	Boréal	125
33	Essais Qc	DEUX ELLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARD/TURENNE	Transcontinental	6
34	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	123
35	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	121
36	Jeunesse	LE PETIT PRINCE	A. SAINT-EXUPÉRY	Gallimard	154
37	Actualité	LA GUERRE DES BUSH	É. LAURENT	Plon	14
38	Roman	SARAH : RENCONTRE AVEC ABRAHAM	M. HALTER	Robert Laffont	4
39	Psychologie	LA SYNERGLOGIE	P. TURCHET	L'Homme	155
40	Spiritualité	JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine	63
41	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	17
42	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	46
43	Santé Qc	EN 2 TEMPS 3 MOUVEMENTS LE CORPS HEUREUX	CADRIN-PETIT/DUMOULIN	L'Homme	11
44	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE	COLLECTIF	Marabout	16
45	Roman	LA FILLE D'A CÔTÉ	B. DELINSKY	JC Lattès	2

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
www.renaud-bray.com
Si vous n'avez pas accès à Internet, profitez de notre service téléphonique pour commander.
(514) 342-2815
sans frais : 1-888-746-2283
Nous expédions partout.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les plumes de l'humeur noire

CATHERINE MORENCY

Auteur d'un roman (*Kimchi*) et d'un recueil de nouvelles (*Nouvelles orientales et désorientées*) publiés durant la dernière décennie, Ook Chung a également traduit l'étonnant premier roman de Kerri Sakamoto, *Le Champ électrique*. Né au Japon de parents coréens, il écrit cependant en français et c'est dans une langue empreinte des grands questionnements humanistes qu'il livre, avec *L'Expérience interdite*, un récit en forme de farce, chargé d'une humeur noire, insolite.

A dessein, Chung emprunte à Ovide ce passage des *Métamorphoses*: «*Et ignotas animam dimittit in artes ("et il tourna son esprit vers l'étude d'un art inconnu")*». Ranimée en exergue du roman, la formule acquiert une vocation prophétique. En effet, le récit qui va suivre tâtera, mu par une ardente curiosité à l'égard de la transformation, le pouls d'un art obscur, remettant en question la nature d'une telle pratique. Car dans les dédales de la prose chungienne, l'art ne véhicule pas son lot habituel de prestige et de charme: on en fait un masque pour la perversion, le prétexte inventé pour anéantir la conception même de l'humanité.

«*C'est en s'inspirant des techniques mises au point au début du XX^e siècle et visant à produire des perles de culture toujours plus proches de la perfection qu'un certain Bill Yeary a inventé une méthode lui permettant d'exploiter les écrivains pour en obtenir, à partir de l'humeur noire que sécrète leur foie, cette chose aussi rare qu'une perle parfaite: un manuscrit génial.*»

Retiré sur une île déserte au large des Philippines, le singulier tyran bâtit un donjon qui, sous des airs d'enfer, accueillera des générations de martyrs pour en faire les cobayes d'une sombre mascarade, cette expérience interdite évoquée dès les prémices de l'œuvre. À l'heure du libre-échange et de l'ouverture des marchés, pourquoi n'a-t-on pas encore pensé à faire le commerce d'une denrée aussi accessible que l'écrivain? se demande Yeary, qui s'empressera de sauter sur l'idée avant qu'une multinationale ne récupère celle-ci.

République des animaux

Partant du principe élémentaire que l'homme ne crée rien de bon s'il est heureux, il infligera à ses prisonniers un indicible supplice, histoire de voir si l'âme s'en trouve stimulée. «*Notre équipe de chercheurs (moi-même, pur mégalomane) avait mené une enquête et conclu qu'il existait un lien indubitable entre la littérature dite "sérieuse" et... le syndrome de l'épine au pied*», explique le despote à une visiteuse un peu trop curieuse. «*Sans cette épine, il manque une colonne vertébrale au squelette de l'écriture [...]. Nous avons*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Né au Japon de parents coréens, Ook Chung écrit en français dans une langue empreinte des grands questionnements humanistes.

donc tenté une expérience. Nous avons pris des premiers sujets, qui jusque-là n'avaient rien écrit de bien intéressant, et nous avons installé ce cathéter, en nous inspirant de la traite de la bile, en Asie. Il a hurlé et souffert pendant les premiers jours, il a fait quelques infections, mais une fois toute cette souffrance physique passée, il s'est mis à produire des écrits remarquables! Un de ses textes a même remporté un prix littéraire l'année suivante.»

À la suite de cette manipulation «concluante», le laboratoire se transformera en véritable usine, des centaines de dilettantes acquérant, sous les traitements impitoyables de leur bourreau, un phénoménal talent littéraire. La métaphore est forte quoique évidente: le milieu du livre est devenu une véritable industrie et

quiconque y pénètre risque de se voir transfiguré en bête de cirque, en bouffon.

Ook Chung crée donc sa propre République des animaux, reformulant le subterfuge zoomorphique jadis pensé par Orwell pour illustrer la déshumanisation inhérente à l'assouvissement du pouvoir sanguinaire de l'homme, mécanique universelle s'il en est. Dans ce que Yeary appelle son «*bestiaire d'écrivains extraordinaire*» gravite l'innommable énigme, perpétuée d'une ère à l'autre par des régimes récupérant à leur guise quelque théorie de l'évolution: où l'homme finit-il d'être animal pour devenir humain?

Une fois enjambé le mur qui sépare le commun des mortels des petits Machiavel, le géolier découvrira à ses dépens «*qu'il n'y*

a pas de limite à l'imagination humaine et qu'il ne manque pas d'hommes dont "l'esprit se tourne vers des arts inconnus"». Autocrate de pacotille, le petit entrepreneur en pompes biliaires poussera à leur paroxysme les possibilités du morbide commerce. Au détour, toutefois, l'attend l'instinct de survie de créatures qui, même dans le plus profond des avilissements, prouveront que, si elle peut clouer le destin des hommes à celui d'un monstre, l'imagination a des recours que même Ovide ne soupçonnerait peut-être pas.

L'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE

Ook Chung
Boréal
Montréal, 2003, 190 pages

NOUVELLE

Mourir avec style

CHRISTIAN DESMEULES

Les nouvelles de *Petites morts* en prose, première œuvre d'Éric Valiquette, se déclinent tour à tour comme «*démentes*», «*risibles*», «*indécentes*» ou «*théâtrales*». De l'amorce au coup de grâce, ces dix-neuf nouvelles plutôt courtes, qui cherchent le plus souvent à surprendre et à étonner, s'articulent toutes autour de la mort: pertes, fuites ou résurrections.

Tantôt, c'est un homme désespérément fou, qui va jusqu'au meurtre de la femme qu'il aime. C'est une romance tordue, un petit «*road movie*» dans la campagne norvégienne dont les ressorts nous glissent entre les doigts (*Oslo*). C'est aussi une femme qui attend le retour de son mari alors qu'*il est en elle, en cristaux de souvenirs, amoureux-ment entreposés dans sa tête, comme des bijoux sous clé dans un tabernacle sans mauvaises pensées*». Si loin, si proche: en réalité, son cadavre pourrit lentement dans la penderie (*L'Orfèvre*).

Puis, c'est une nuit de baise anonyme, un petit matin aigre et un dernier regard posé sur une femme inconnue: «*Sa coque soyeuse qui jamais ne tangué ni ne prend l'eau. Cette moue, posée, soulignée par la ciselure agréable d'une mâchoire délicate. Ses hanches sont celles d'une puissante cylindrée qu'il me faut dompter, de la carrosserie jusqu'au dernier piston*» (*Woman*). La chair est plutôt triste chez Valiquette, hésitante et un peu coupable, chargée de regrets. Animées de petits meurtriers, d'amoureux errants et solitaires, un grand nombre des nou-

velles flirtent avec l'étrange, le fantastique. D'autres nous font basculer dans le tragique, la folie, la démence, l'extraordinaire — souvent tout cela à la fois.

Les premières œuvres pèchent plus souvent par «*trop*» que par «*trop peu*». Celle-ci n'échappe pas au piège de cette facilité navrante. Parce que l'écriture de *Petites morts en prose* est terriblement «*chargée*», alourdie de métaphores: trop de mots, trop d'effet, un amoncellement d'images à la limite du supportable. On est loin de la concision et de l'économie de moyens souvent propres au genre de la nouvelle, où l'on suggère, où on laisse de la marge au lecteur. Plutôt que de faire bref et en dire long, Valiquette nourrit sa prose à l'épate, cherchant à combler le moindre vide.

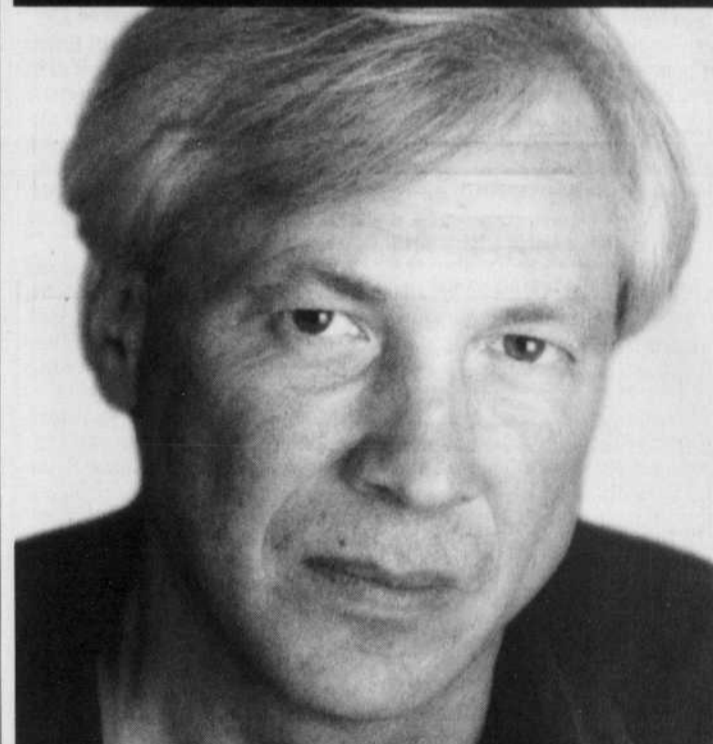
Le style agit dès lors comme un voile qui empêche l'émotion qu'on y avait pourtant mise (n'en doutons surtout pas) d'atteindre sa cible. Au hasard: «*Mes certitudes s'enfuient comme les feuilles qui cherchent à se dérober aux baisers du vent*». Mieux encore: «*Au plus loin du vol des cormorans, les eaux d'un fleuve d'ambre, doucement vergeté, enlissent maintes délations*». Cent vingt pages de ce «*cataplasme embué*» (*Les Thermes de Buda*) suffisent ainsi à étouffer la meilleure volonté. C'est froid et dispersé — froid comme du sable humide sous les pieds. Amateur de nouvelles, passe ton chemin.

PETITES MORTS

EN PROSE

Éric Valiquette
Vents d'Ouest
Hull, 2003, 126 pages

PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC 2003



Gaétan SOUCY

«*La puissance de feu romanesque de Soucy est époustouflante: ce magicien est un bonimenteur qui n'a pas froid à l'imagination.*»
Danièle Brison
Le Magazine littéraire

«*Un roman époustoufflant, étrange et déroutant qui allie le récit picaresque et la tragédie.*»
Danielle Laurin
Bouquinville
Radio-Canada



«*Un roman riche, complexe, fascinant. ****1/2*»
Réginald Martel, La Presse

MUSIC-HALL!

Roman
396 pages • 27,95 \$

Boréal
40 ans
www.editionsboreal.qc.ca

Dominique Demers



La direction et le personnel des Éditions Québec Amérique félicitent Dominique Demers

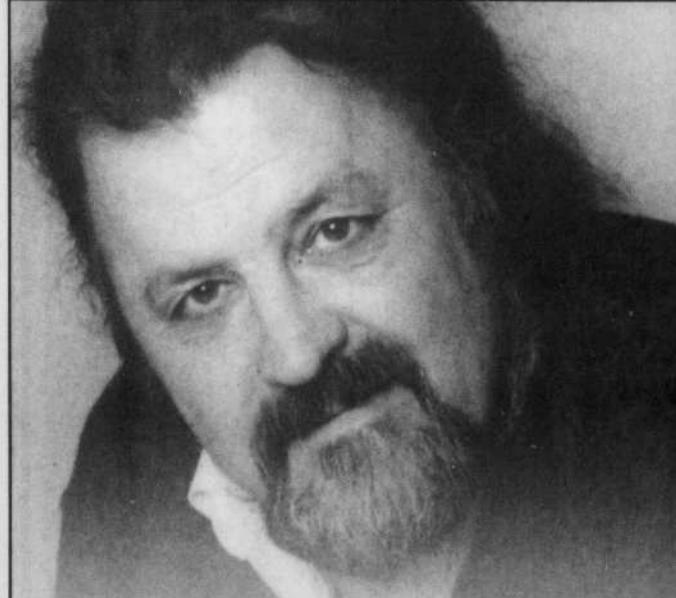
Lauréate du Prix Reconnaissance UQAM 2003

Ce prix souligne sa contribution exceptionnelle au développement et au rayonnement de la littérature.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Documents en format poche

XYZ éditeur



Né du désir de me dire dans l'archivage du «*je*» se révélant à l'autre, *Journal dérivé* participe de la réflexion personnelle, voire de l'essai littéraire, mais également d'une introspection lucide.

Bruno Roy
Journal dérivé.
I. La lecture 1974-2000

journal

232 p. • 16 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca

Photo: Joseph Lambert

LITTÉRATURE

POÉSIE

Le Canada à la Foire de Turin

Coqueluches italiennes

CAROLINE MONTPÉTIT
LE DEVOIR

Turin — Dans le stand de la littérature canadienne, à la Foire internationale du livre de Turin, les ouvrages de Michael Ondaatje, de Rohinton Mistry, de Mordecai Richler, tous traduits en italien, attendent sagement preneur. Les Italiens, qui ne sont pourtant pas forcément de gros lecteurs, sont férus de littérature canadienne. Ce sont eux qui en ont traduit le plus l'an dernier.

«Les Italiens sont xénophiles, dit, Ernesto Ferrero, le directeur de la Foire. Les éditeurs, les petits éditeurs surtout, sont très curieux et font un bon boulot.» Aussi a-t-on déroulé le tapis rouge cette semaine à Turin devant les Gaétan Soucy, Alberto Manguel, Yann Martel et bien d'autres, tous venus à la Foire internationale du livre de Turin, terre natale de Primo Lévi et de Leopardi, dont le Canada est l'invité d'honneur.

Le grand favori des lecteurs italiens est sans contredit Mordecai Richler

Ici, le tabac causé par les Booker Prize remportés par des auteurs canadiens n'est pas passé inaperçu. Pour Norberto Lombardi, éditeur chez Como Imanone Editore, qui a traduit de nombreux livres canadiens, la littérature canadienne est intéressante d'abord pour la qualité de ses auteurs, mais aussi parce qu'elle reflète la réalité d'un pays multiculturel, ce que l'Italie, terre d'immigration, est justement en train de devenir.

«Nous prenons des leçons du Canada», dit-il très humblement. Il faut dire aussi que les Italiens sont moins portés à faire la promotion de leurs propres auteurs que le Canada. À côté des deux millions d'euros (3,1 millions \$CAN) versés annuellement par le Canada pour soutenir les arts et la culture, le gouvernement italien n'en cède que 400 000 (640 000 \$), déplorait hier Ernesto Ferrero, le directeur de l'événement. Ce qui n'a évidemment pas empêché l'Italie de donner naissance à des écrivains comme Moravia ou Calvino, et d'abriter encore aujourd'hui de grands noms de la littérature contemporaine, d'Antonio Tabucchi à Niccolò Ammaniti!

Parmi les nombreux livres canadiens publiés par Como Imanone Editore, on trouve notamment l'œuvre de Mario D'Ulani, cet Italien détenu dans les camps de l'Ontario durant la Deuxième Guerre mondiale et qui a ensuite raconté son histoire dans une autobiographie, *La Ville sans femmes*. La maison d'éditions a aussi traduit, entre autres, Barry Callaghan et Carole David.

Prix internationaux
Il faut dire que les nombreux prix littéraires remportés par le

Canada dans les concours internationaux font beaucoup pour la visibilité du pays.

Yann Martel, lauréat du Booker Prize, dont le livre *The Life of Pi* vient d'être lancé à Milan, n'en finit plus de courir le monde pour répondre aux demandes d'entrevues. Mais le grand favori des lecteurs italiens est sans contredit Mordecai Richler, dont le livre *Le Monde de Barney*, qui se déroule principalement à Montréal, s'est vendu à 200 000 exemplaires ici. Et le fils de Mordecai Richler, Noah, également journaliste au *National Post*, fait justement partie de la délégation canadienne à Turin.

«Je crois que les Italiens partagent la joie de vivre, le côté irrévérencieux, un peu scandaleux, du personnage de Barney», dit-il. Alors qu'un producteur de cinéma, Robert Lantos, s'apprête à mettre en images *Le Monde de Barney*, Noah Richler suggère même que ce film soit dirigé par un Italien...

Noah Richler a profité de cette entrevue pour faire une mise au point sur la perception négative qu'ont les Québécois de son père. Il mentionne notamment le fait que, dans un article paru dans le *New Yorker*, Mordecai Richler avait erronément associé une chanson nationaliste québécoise à l'hymne nazi. Son père, dit-il, s'est excusé de cette erreur dans son livre *Ô Canada, Ô Québec*, mais personne n'a relevé le rectificatif, déplore-t-il. «Il est ridicule d'associer les Québécois aux nazis», dit Noah Richler. Celui-ci ajoute d'ailleurs que l'œuvre de son père est beaucoup mieux traduite par les Québécois que par les Français.

Seulement trois invités de langue française

Il faut dire aussi que la Foire internationale du livre de Turin n'a pas fait une place démesurée au Québec dans la liste des auteurs invités. Des 21 écrivains présents, seulement trois sont de langue française. Il s'agit de Gaétan Soucy, de Nadine Bismuth et de Carole David.

C'est d'autant plus étonnant que Turin est au centre du Piedmont, près des frontières françaises, et que plusieurs Turinois ont le français comme langue seconde.

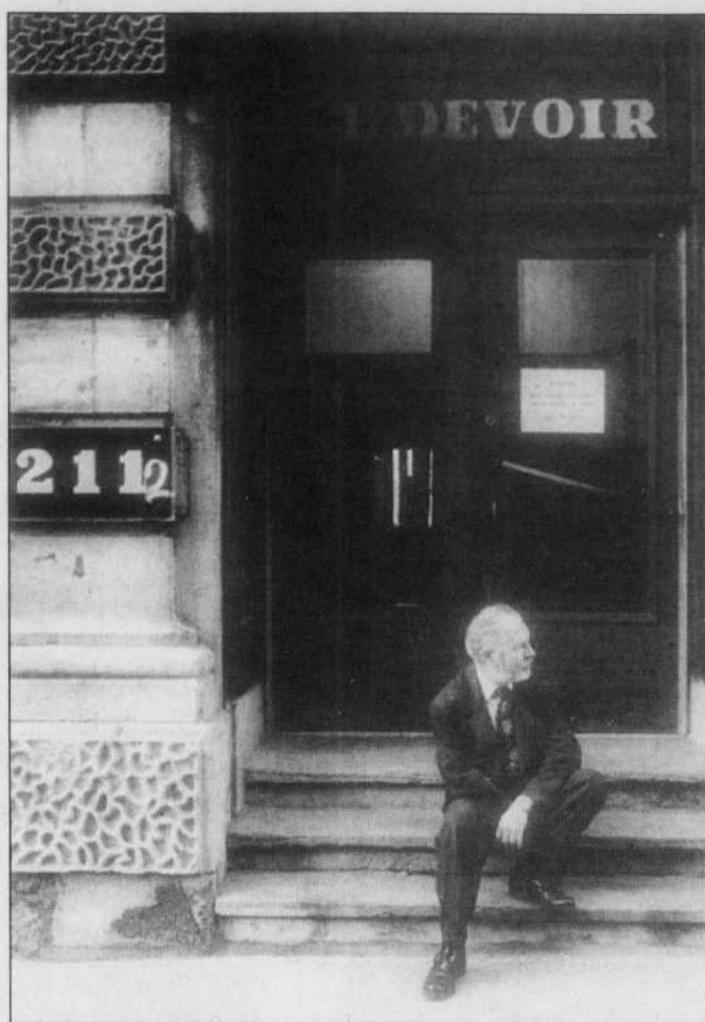
Mais ils sont aussi très américains, souligne Ernesto Ferrero. Déjà, l'écrivain César Pavese était fasciné par l'Amérique. «Les intellectuels italiens ont beaucoup considéré l'Amérique comme terre de liberté», dit-il.

Ce qui n'a pas empêché M. Ferrero, dans son discours inaugural, de déplorer l'apathie américaine devant la destruction des musées et des bibliothèques irakiens, et d'y voir un inquiétant signe des temps. La mémoire est une forme d'art de vivre à cultiver.

DAVID CANTIN

«Qu'est-ce que le poème, / Si ce n'était cet aujourd'hui / Si loin des certitudes, / Et / cette terre de partage, / Si proche / Et lointaine encore, / Ouverte / et sans pesée?» Cet extrait du plus récent livre de Jean Royer et du Belge Yves Namur se greffe à un chant polyphonique commun où le non-savoir du poème tente d'atteindre le réel inexprimable. Plus qu'une simple collaboration entre deux poètes, *Demeures du silence* se fonde sur les principes de l'écoute et de la continuité. Pour reprendre la formule de l'hétéronyme païen de Fernando Pessoa, Alberto Caieiro, l'espace du poème est voué à «se sentir naître à chaque instant à l'éternelle nouveauté du monde». À travers une autre forme d'errance, *Patmos*, d'Yves Gosselin, témoigne d'une expérience humaine tant charnière que révélatrice. Depuis la parution du recueil *Le Visage des mots* (Écrits des Forges, 2000), la poésie de Jean Royer se rapproche certainement d'un ancrage métaphysique. En lisant *Demeures du silence*, la voix devient double: celle de Namur relance sans cesse l'énigme des origines que suggère Royer. On pourrait ainsi dire, comme Roger Munier, que «tout écrivain serait d'accord pour reconnaître que la pleine écriture débouche sur le silence».

À travers cette suite, les auteurs se retrouvent dans une parole où le manque inspire l'attente jaillissante. Au fil de la lecture, on découvre des références aux œuvres de Roberto Juarroz, de François Jacquin ou de Marie Uguay. La dimension même du monde surgit dans l'éclat d'un étonnement. La source devient cette distance qui sépare l'être des choses qui l'entourent. Il ne reste alors qu'à recueillir l'écho du soupçon lumineux: «Un silence à la source / De la parole où tu nais / Au silence. / Un fleuve de langage / Et tu sais que tu n'es plus / Que parole. / Un fleuve jusqu'à la mer /



Jean Royer devant l'ancien édifice du Devoir, rue Saint-Sacrement.

Et tu ne sais pas comment taire / Le silence.»

Il est étonnant de constater les parentés qui existent entre l'écriture de Royer et celle de Namur. La vie concrète rattrape l'imprévisible élan du poème. Des liens se tissent de façon à conjecturer sur cette relation essentielle de l'homme face aux signes du visible. Toujours dans le but de «rejoindre cette part encore inconnue de la brûlure, où l'être et le monde ne sont qu'un et même désir d'être». La rupture

déloge le souvenir: l'amour répond à l'insoupçonné. Finalement, un indice à propos de «cette trace de clarté / Qui traverse à jamais le réel». Une rencontre entière sous le signe de l'éclat du paradoxe.

Nouveau recueil d'Yves Gosselin

Dès qu'on aperçoit le titre, on pense inévitablement au *Patmos* de Lorand Gaspar. Toutefois, ce nouveau recueil d'Yves Gosselin se rapproche davantage d'œuvres

aussi singulières que *L'Envers des choses* (Editions Quinze, 1976; Le Noroît, 1993) de Michel Lemaire, *L'Équation sensible* (L'Hexagone, 1979) de Denys Néron ou encore *La Porte dorée* (Le Noroît - Arfuyen, 2001) de Jean-Marc Fréchette. *Le Patmos* de Gosselin s'ouvre d'ailleurs sur quelques fragments qui marquent déjà le ton: «J'ai cru en la sécheresse de quelques mots. Croyance entière qui me fut imputée.»

Dans la suite de 34 poèmes, on retrouve la défaite et l'espoir d'un individu au bout de lui-même. En arrière-fond: la culture et les références du monde grec. Cet isolement entraîne du même coup vers une déambulation où le pari d'écrire mène au tumulte, à la crainte et à la perte individuelle.

On sent, chez Gosselin, que la poésie est l'équivalent d'une épreuve. Dans la dernière section, *Nauplie, ou l'adieu à la poésie*, le désespoir trouve même une part de vérité dans cette époque confuse. Plus que jamais, le poète se hisse à la hauteur de son inspiration:

«J'ai perdu la foi. Je suis cet homme qui a choisi la poésie et que la poésie a peut-être un jour choisi, alors que dans cette double élection entrent toute certitude du monde, et tout le malheur possible d'un homme jouant sa vie sur cette reconnaissance. Il faudrait pourtant pouvoir simplement aller au bout de soi et dire que l'errance n'existe pas, oui.»

Un livre qui se tient résolument à l'écart de la production actuelle.

DEMEURES DU SILENCE

Jean Royer et Yves Namur
Écrits des Forges - Éditions Phi
Trois-Rivières-Luxembourg
2003, 115 pages

PATMOS

Yves Gosselin
Éditions du Noroît
Montréal, 2003, 79 pages

Le surréel et après

THIERRY
BISSONNETTE

Dans ses collaborations avec Pierre Labrie et dans son recueil *Vertiges quotidiens*, publié en 2001, Carl Lacharité démontre son penchant pour une expérimentation inspirée d'André Breton et de sa tribu, avec une spontanéité parfois victime de ses propres excès. Sans renier le chemin parcouru, son second recueil, intitulé *L'illusion du mouvement*, témoigne d'une unité d'inspiration et d'une méticulosité supérieures, ce qui en fait une des œuvres les plus intéressantes de ce printemps aux Écrits des Forges.

Balançant entre le je et le nous, la voix de Lacharité privilégie d'abord la fulgurance, l'impact immédiat des images et des formules. Ainsi, dans des mots simples et des vers tracés au canif, la réalité est-elle prise d'assaut par des métaphores intuitives, d'une limpidité variable, alors qu'un réseau heurté de correspondances finit par s'en dégager. L'important, ici, semble être de conserver cette vitesse de croisière qui empêche tout recours à la nostalgie, étant noté le fait que «nous n'avons pas de talent pour l'insondable / la métaphysique le catéchisme / et autres ronflements de l'éternité / de ceux qui gardent le silence / devant le compte à rebours des draps».

Si le recueil n'est pas exempt de certaines lourdeurs rythmiques et expressives («je voudrais à cause des ancres sous la mer / deux mille ans de surdité»), il expose un surréalisme modéré où l'effervescence s'assortit d'une plus grande variété émotive. Après avoir déclaré connaître «l'intolérable exigence de l'excès», Lacharité parvient à associer divers registres et à rendre sensible un parcours évolutif entre les trois sections du livre. De la tourmente iconoclaste du début, «on revient avec des éraflures / et des



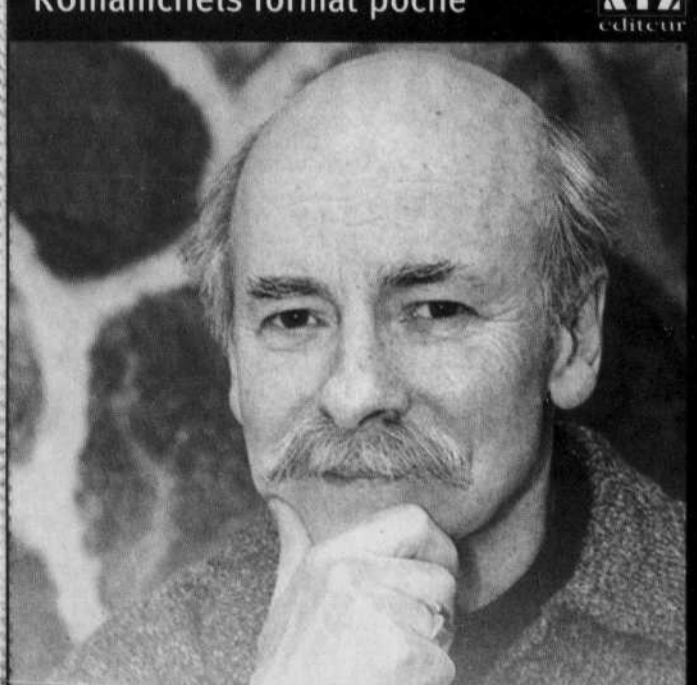
PIERRE LABRIE
Carl Lacharité

paquebots dans la voix» pour en arriver à un discours amoureux fragmenté, dont le repos est directement issu des agrégats dynamiques formant la majeure partie du livre. Par-delà l'incantation hallucinée et ses occasionnelles gaucheries, une concrétion s'esquisse qui laisse surgir quelques attentes au sujet de la suite de ce «cycle des désordres».

L'ILLUSION DU MOUVEMENT

Carl Lacharité
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2003, 69 pages

Romanichels format poche



Les sept Marie des Amériques ou comment un mythe se vit au quotidien.

Noël Audet
Frontières ou Tableaux d'Amérique

roman

264 p. • 15 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca

Olivieri librairie • bistro

LECTURES NOROÎT-OLIVIERI

Marcelle Roy
Pattes d'oie

Diane Régimbald
Pierres de passage

Hossein Sharang
Montagnes fugitives
Lu par Gilles Cyr

Dimanche 18 mai
15h00
RSVP 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Des livres pour savoir

Gérard Bouchard
RAISON ET CONTRADICTION
Le mythe en miroir de la justice

131 p. 9,95 \$

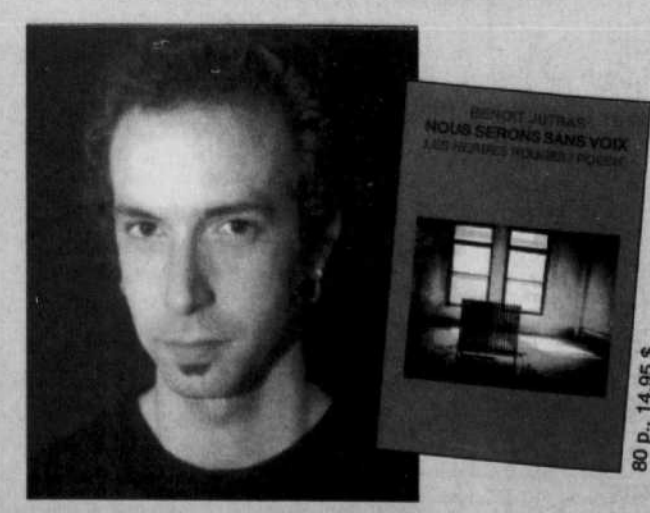
Gérard BOUCHARD

Une grande réflexion. Des propositions neuves, étonnantes, qui appellent à «rénchanter» le monde et qui proposent de réhabiliter le mythe comme ressort de la pensée.

Éditions Nota bene

Prix Émile-Nelligan 2002

BENOIT JUTRAS
Nous serons sans voix



80 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

ESSAIS

Figures de mère

JOHANNE JARRY

Qu'inspire la figure maternelle aux écrivains? En voilà deux, parmi plusieurs, à qui le sujet a fait écrire des livres fort différents. Franck Magloire rend une sorte d'hommage en donnant la parole à sa mère dans *Ouvrière*, un récit où celle-ci raconte trente années de travail à l'usine Moulinex. Bernard Desportes emprunte une voix moins réaliste dans son roman *Brèves histoires de ma mère*. L'univers qu'il déploie rappelle les œuvres de Bataille, de Beckett et de Koltès, auquel il a consacré un essai intitulé *Koltès - la nuit, le nègre et le néant*, trois mots qui reviennent d'ailleurs fréquemment dans *Brèves histoires de ma mère*, son quatrième roman.

Derrière le titre plutôt inoffensif du roman de Bernard Desportes est tapi un livre noir, à l'image des mineurs et des fossoyeurs de Glurk, Stroghl, Rlargh, Glog, Gdarz, villages qu'évoque Vlad en fumant une Lucky Strike, assis sur un banc comme au bord du néant.

Il raconte dans un même souffle, maintient la cadence avec des virgules, dit qu'il ne s'arrêtera jamais, que ça n'arrêtera jamais. Dans sa mémoire nichent, parmi d'autres souvenirs, les brèves histoires de sa mère, jamais la même, dirait-on. A moins que ce ne soit Vlad qui fantasme, inventant celle qui l'enferme dans un placard, celle qui l'abandonne, celle qui boit et celle qui le séduit, cette dernière étant la plus récurrente de toutes ses mères.

Pour les frères incestueux Vlad et Volvo, la prostitution est un moyen de subsistance, une façon de vivre. Partout où ils passent, ils font la chasse aux corps. Le lecteur les suit à Rlargh, à Splitch Glog, à Gdarz, happé par la course effrénée de Vlad qui lutte, assis sur un banc, contre l'ensevelissement du village de son enfance et de tous ses souvenirs. Aussi sombre soit Vlad, on l'écoute jusqu'au bout parce qu'il rend compte du monde qu'il habite avec les mots à vif d'un homme seul.

«Comment dire? Je n'ai jamais vraiment eu les mots pour moi... [...] Laisse-toi aller, parle, a-t-il ajouté, moi je mettrai par écrit...» La

mère de Franck Magloire n'a pas choisi; elle s'est mariée quand il le fallait, et s'est pointée à l'usine parce qu'il fallait travailler. On a l'impression qu'elle n'a pas choisi non plus de parler pour que son fils écrive ce livre. Même si le récit est narré au «je» pour lui donner la parole, le lecteur entend assez vite le fils mettre dans la bouche de sa mère la révolte que soulève en lui sa vie d'usine. «Quand je passe les caisses des supermarchés, que j'observe ces femmes de ménage lessiver les grands halls des magasins et des administrations, j'ai l'impression de te voir [...] ce n'est rien de plus que du tertiaire à la chaîne, mais plus subtil et qui se cache derrière des mots fallacieux tels qu'hôtesse de caisse ou technicienne de surface [...] j'ai honte d'être un homme à ce moment précis, et tu as raison; les belles lettres ne valent rien dans un tel cas, et la tentation poétique pue le mépris elle aussi [...] nous sommes dans une économie de guerre, et aucun mot [...]»

On n'entend pas suffisamment, dans le récit de Franck Magloire, ce que sa mère a pu vivre et penser pendant les longues heures de trente années de travail devant une chaîne de montage. Les griefs du fils pour cette vie ouvrière interfèrent trop souvent; les phrases longues, élaborées et chargées d'intentions sortent maladroitement de la bouche d'une femme qu'on devine plus silencieuse, moins vindicative. Mais c'est peut-être cet écart entre l'intention et le résultat qui rend le livre intéressant, dans la mesure où il révèle combien il est difficile d'écouter l'autre pour rendre compte de son existence sans qu'interviennent dans le récit de sa vie nos convictions et nos émotions.

BRÈVES HISTOIRES

DE MA MÈRE

Bernard Desportes
Éditions Fayard
Paris, 2003, 193 pages

OUVRIÈRE

Franck Magloire
Éditions de l'Aube
Paris, 2002, 162 pages

À L'ESSENTIEL

«On lit ce qu'on aime, tandis qu'on n'écrit pas ce qu'on aimerait écrire, mais ce qu'on est capable d'écrire», disait Borges. Passionné de lecture mais devenu aveugle comme deux de ses prédécesseurs de la Bibliothèque nationale d'Argentine, Borges demandait, ici et là, à ce qu'on lui fasse la lecture chez lui. C'est comme lecteur qu'Alberto Manguel fit sa connaissance. Il avait à peine 16 ans, travaillait dans une librairie de Buenos Aires et ne considérait en somme la

lecture que comme une extension de ses activités. Du grand écrivain, Manguel avait déjà parlé plus d'une fois, mais son *Chez Borges* fixe définitivement ses souvenirs du côté de la littérature. (Le Devoir)

CHEZ BORGES

Alberto Manguel
Traduit de l'anglais
par Christine Le Bœuf
Actes Sud/Leméac
Arles/Montréal, 2003, 96 pages

A B C de Michel Butor

GUYLAINE MASSOUTRE

Michel Butor, né en 1926, signe une œuvre considérable. «J'ai maintenant largement dépassé le numéro 1000», écrit-il à propos de ses livres, enregistrements, manuscrits et autres imprimés dont il tient le compte. Célébrité hors pair parcourant le monde, il n'a cessé d'écrire et de composer: romans, essais — ses fameux *Répertoire* —, textes divers en duo avec des artistes et surtout poèmes — «une insomnie d'encre», écrit-il.

Deux livres paraissent chez Seghers, composés de sa main: *Michel Butor par Michel Butor*, un dictionnaire de soi-même, et *Collation*, une anthologie de poèmes repensée en objet neuf. Ces deux ouvrages appartiennent à ce que François Dumont appelle, à propos de l'essai québécois, «la pensée composée»: en prolongeant une œuvre, le recueil affecté de ses permutations, traversées et collages, qui tiennent autant de l'essai que d'une «prose d'idées».

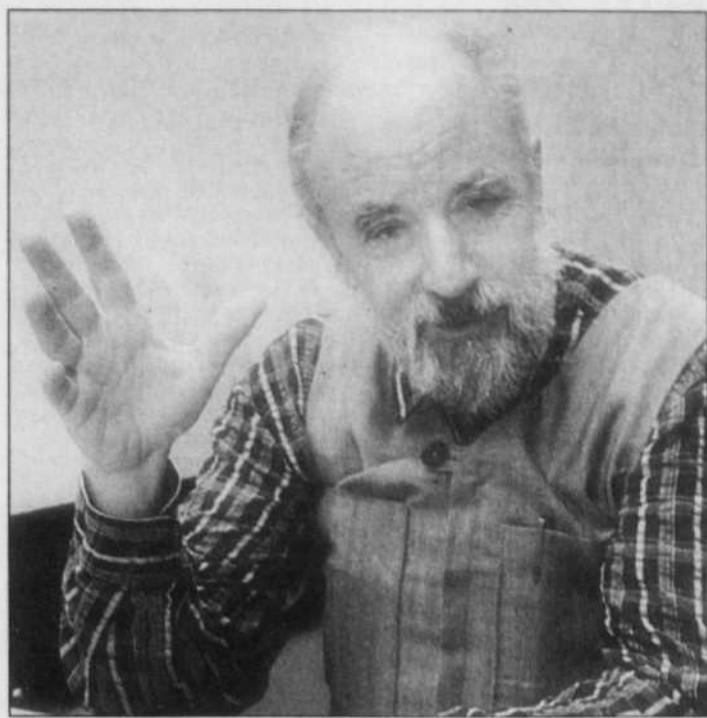
Que dit Butor de sa prolixité? Qu'à ceux qui le sollicitent, il n'a jamais su dire non. Coquetterie d'un égo démesuré, labyrinthique et sorcier? Ou concession automnale des vendanges tardives? Car voici Butor près d'un genre qu'il avait répudié: l'autobiographie.

Nuançons. «J'aime les œuvres immenses qui se dérobent toujours», écrit-il. Aucun frein d'invention ne brise son jeu de patience.

A comme anthologie

A comme «Alphabet d'un apprenti» pour Alain Veinstein. Présenté en abécédaire et rédigé de sa main, ce *Michel Butor par Michel Butor* est une curiosité. On connaît le succès de la collection «Poètes d'aujourd'hui» — collage d'extraits et poèmes choisis. François Aubral avait composé un *Michel Butor par lui-même* en 1973. Pas question de défaire ou de répéter quoi que ce soit. La formule seule demeure, et la main passe à l'écrivain. Pour cette autofabrication d'un autoportrait d'écrivain, place à l'autoscopie méthodique, placée sous l'invention encyclopédique de soi.

A comme «album»: «petites touches comblant ça et là des lacunes mais qui forment si possible un tout cohérent, un sas pour l'entrée dans l'astronef ou le bathy-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Fils de cheminot, Michel Butor a toujours aimé les trains, senti les aiguillages, les voies qui bifurquent, le tracé continu des obliques.

scaphes». Le carnet de notes, de textes choisis, de prélèvements successifs s'arrange avec une certaine image de consommation. A comme amateur d'objets mobiles et d'attitudes de soi.

A comme «anthologie». «Choix» regroupe des poèmes assez difficiles à trouver, écrits après 1973, dont une partie provient d'*Intimités* (1997). De nouveaux textes sont disséminés dans la composition, agrémentée de photographies. Quant à *Collation*, c'est une réédition de poèmes publiés essentiellement dans *La Forme courte, Au jour le jour* (1989) et *Echanges* (1991). Signalons que 220 quatrains de «Souvenirs» scandent le livre au complet. Accumulation de bons mots à diverses adresses, les amis, l'amour de Marie-Jo et les artistes font l'alpha de Butor.

B comme Butor

B comme «bouquet». Incitation à connaître Butor par fragments. Peut-on goûter aux souvenirs? Il faut procéder par ordre. B comme Borges, pour déborder le manuel. Insolite, inusitée, la lecture invite à regarder l'auteur en pro-

duction raisonnée. Bouillonnement d'images, la typologie bousculée de «ces espèces de kits» transforme une recherche poétique en structure musicale improvisée, temporairement bouclée.

L'Oulipo pratiquait l'art de lancer des boules de neige littéraires. Il y a inévitablement du calembour dans Butor. Des brouillons en grappes, en couches, en bottes, offerts pour la rentrée littéraire de la star. Butor a le goût du gala, où il apparaît en dieu polytechnicien. Ses tables des matières sont un nouveau poème au matériau rebondissant, insaisissable.

Il est bon d'ouvrir Butor avec un mode d'emploi. La méthode — sa «modification», une pratique de la variation tonale et modale — demeure de sa grande époque. Se souvenir que, fils de cheminot, il a toujours aimé les trains, senti les aiguillages, les voies qui bifurquent, le tracé continu des obliques. Son réseau source, c'est la voie ferrée;

MICHEL BUTOR
PAR MICHEL BUTOR
Seghers
Paris, 2003, 302 pages

COLLATION
PRÉCÉDÉ DE
HORS-D'ŒUVRE, SCANDÉS
PAR LES SOUVENIRS
ILLUSOIRES D'UN JAPON
TRÈS ANCIEN
Michel Butor
Seghers
Paris, 2003, 316 pages

Rêve dément
ou ville
de tous
les rêves?

SOLOMON VOLKOV

Saint-Petersbourg

Trois siècles de culture

ANATOLIA
ÉDITIONS DU ROCHER

Depuis 300 ans, Saint-Petersbourg incarne à la fois la démence du pouvoir absolu, le pouvoir de la beauté et toutes les formes les plus raffinées de la culture.

Un portrait magistral
de Solomon Volkov

ISBN 2-263-04410-3

720 pages • 30 pages d'illustrations • 34,95\$

ÉDITIONS DU
ROCHERLes Communications
Jo Ann Champagne

HUMANITAS

PRINTEMPS 2003

GARY KLANG

Ex-île



HUMANITAS

EX-ÎLE

Gary Klang

Le poète fait revivre l'enfance, le goût de sel marin, les bruits de la terre de misère où il a vu le jour et qu'il aime d'autant plus qu'on le bafoue.

Poèmes, 72 pages, 8,00 \$

MAURICE JONCAS

La Chevauchée des pèlerins

Le récit des rêves

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

Quand on a vu

LA ROUTE DES RÊVES

Maurice Joncas

Dans ce deuxième tome de la trilogie *La Chevauchée des pèlerins*, le jeune gaspésien Pierre Quesnel, exilé en 1875 à Montréal, accède au bonheur et à la prospérité. À quel prix?

Roman, 266 pages, 22,95 \$

RÉAL-GABRIEL BUJOLD

NOCES DE PAPIER



HUMANITAS

NOCES DE PAPIER

Réal-Gabriel Bujold

Un roman à saveur de terroir et de bons sentiments. Une aventure d'une seule journée à lire les yeux dans l'eau et qui permet de croire que la vie peut être une aventure fantastique.

Roman, 197 pages, 19,95 \$

L'INDÉFECTIBLE ESPÉRANCE

Paul-Émile Roy

L'auteur poursuit la démarche de réflexion entreprise dans *Ruptures et permanences* (2002). Où allons-nous? Quel est le sens de la révolution que l'humanité connaît au tournant du millénaire? Qu'est-ce qui est en jeu dans les événements qui se succèdent, dans l'actualité qui nous emporte?

Essais, 120 pages, 18,95 \$

Axel Maugey

Francophonie et dialogue des cultures



HUMANITAS

FRANCOPHONIE ET DIALOGUE DES CULTURES

Axel Maugey

Cet essai, le dernier d'une trilogie qui porte sur une francophonie plurielle, rappelle qu'il existe d'autres civilisations plus subtiles dans leurs approches humaines que celle des États-Unis dont les visés impérialistes vont à l'encontre de la diversité et du dialogue entre les cultures.

Essai, 179 pages, 24,00 \$

L'Analyste

«Lisez *L'Analyste*, je vous en prie. C'est un très beau, peut-être un grand roman. Et il est excellemment traduit — non pas du serbe, mais de l'anglais! — par Lori Saint-Martin et Paul Gagné.»

Gilles Marcotte, *L'Actualité*

(514) 524-5558 lemecac@lemecac.com

(c) Jacques Grenier

990 Picard, Longueuil (Brossard), Québec, Canada J4W 1S5
Téléphone/Télécopieur: (450) 466-9737 • humanitas@cyberglobe.net

ESSAIS

Les anecdotes du gros docteur

Les lecteurs ne s'en souviennent peut-être pas, et c'est tant mieux pour eux, mais il y a trois ans, le docteur Yves Lamontagne publiait, sous le titre *Et si le Québec, c'était la fierté?*, une profession de foi populiste et néolibérale qui lui avait valu d'être surnommé, dans cette chronique, «Elvis» Lamontagne, en mémoire de notre Gratton national.

Aussi, la publication de son nouvel essai intitulé *Confidences d'un médecin* ne m'inspirait rien de bon. Pas encore, me disais-je, un simili-pamphlet à saveur réactionnaire, semblable au dernier coup de gueule de son collègue Augustin Roy (*Permettez-moi de vous dire...*), récemment éreinté en ces pages? J'ai donc été agréablement surpris de découvrir plutôt un témoignage sensible et amusant, rédigé par un homme capable de beaucoup d'humanisme dans son travail clinique.

C'est en médecin, cette fois-ci, que Lamontagne se présente, laissant de côté, pour notre plus grand bonheur, ses douteux habits de commentateur sociopolitique, et ses confidences s'avèrent franchement sympathiques.

Divisé en de multiples petits tableaux qui, pour la plupart, racontent des histoires de cas rencontrés au cours d'une carrière de 28 ans (trois ans en médecine générale et 25 ans en psychiatrie), ce recueil d'anecdotes a pour but, écrit Lamontagne, de permettre aux lecteurs de mieux comprendre leur médecin et le rôle qu'il peut jouer dans leur vie.

Ces confidences, d'abord, sont celles du carablin qui multiplie les frasques pour agrémenter ses exigeantes années d'apprentissage. Dures, dures, oui, les études en médecine, mais cela n'a jamais empêché, apprend-on, les toubins en herbe de se bidonner. Tout au long de sa carrière, Lamontagne d'ailleurs cultivera ce sens de l'humour essentiel au kit de survie de tout médecin.

Gentiment nostalgiques, les tableaux qui évoquent les années en milieu hospitalier et la pratique générale (urgence, visites à domicile) témoignent d'une prise de conscience: «La médecine est une science mais aussi un art; en plus de traiter le corps, il ne faut jamais oublier de s'occuper aussi de l'esprit.» Entre la tristesse suscitée par la découverte de la pauvreté dans son quartier (Rosemont) et par l'épreuve de l'inévitable échec (débrancher un comateux) et le comique de certaines situations (le doc est reçu à domicile par une Marilyn invitante en «désahabillé affriolant»), Lamontagne ne perd jamais de vue la grandeur de sa vocation: «Cela reste, pour moi du moins, la profession la plus belle, la plus humaine et la plus reconfortante qui soit.»

Expérience africaine

Le récit de son expérience africaine, au début des années 70, constitue sans contredit le



Louis Cornellier

moment le plus fort de cet ouvrage autobiographique. Médecin coopérant auprès des enfants bialras réfugiés en Côte-d'Ivoire, Lamontagne découvre alors la richesse de la sagesse médicale primitive et la puissance de l'instinct de survie des humains soumis à un véritable enfer.

Le portrait qu'il trace du jeune Okafor est un vibrant plaidoyer en faveur de la modestie dans la pratique médicale: «Avec Céline [épouse de Lamontagne], il a élaboré un dictionnaire anglais-ibos d'environ deux cents mots, traduisant les signes et symptômes des principales maladies — douleurs, vomissements, maux de tête, fièvre, maux d'oreilles — afin de pouvoir interroger adéquatement les enfants. Il devient donc rapidement mon premier assistant, que j'appelle Little Doctor, et lui m'appelle le Big Doctor. Chaque jour, je fais avec lui la tournée des dortoirs et bien souvent c'est lui qui fait les

diagnostics. «Him, malaria»; il ne se trompe jamais. » L'enfant mourra à son retour au Nigeria.

Formation en psychiatrie

De 1971 à 1973, Lamontagne terminera sa formation en psychiatrie et en recherche à l'Institut de psychiatrie de Londres. Son apprentissage de l'humour anglais s'ajoutera alors au bagage théorique qu'il mettra à profit pendant ses 25 ans de pratique à l'hôpital Louis-H. LaFontaine, expérience dont il tire aussi plusieurs anecdotes dramatiques (suicide d'une patiente) ou réjouissantes.

La médecine d'aujourd'hui n'est plus celle d'il y a une trentaine d'années, et Lamontagne s'en inquiète un peu: «Avec le développement de la technologie, la médecine est devenue davantage mécanisée. On se demande si les nouveaux médecins ne sont pas parfois des super-techniciens au lieu d'être d'abord et avant tout des guérisseurs.» Aussi, en témoignant comme il le fait dans ses *Confidences d'un médecin*, Lamontagne cherche moins à se désole de cette évolution dont il reconnaît les avantages qu'à mettre en garde ses collègues contre un recul de l'humanisme inhérent à la pratique médicale.

Le souci de mieux traiter les malades perdrait son sens s'il fallait que la passion du traitement prenne le pas sur l'accueil du malade.

D'autres essais récents sur la santé

Préoccupation première d'une majorité de Québécois, la santé, depuis quelques années, trouve de plus en plus sa place dans le domaine des essais québécois. Le rappel de certains titres récents apparaît donc approprié pour guider le lecteur qui s'intéresse à la chose et qui souhaite dépasser la chronique au jour le jour des maux de notre système.

Au rayon des essentiels, mentionnons d'abord l'excellent *Un jour la santé* (Boréal) du journaliste scientifique Yanick Villedeu. Dans un registre plus concret, on pourra lire *24 heures à l'urgence* (Québec Amérique) du docteur Robert Patenaude. Pour une perspective historique et un point de vue sociopolitique, retenons, à gauche, *Médecin et citoyen* (Boréal), de Denis Lazure, et, à droite, *Permettez-moi de vous dire...* (Médien), de l'ineffable Augustin Roy. Enfin, dans le style «témoignage et faits vécus», *Psy* (Stanké), du psychiatre François Cloutier, *Que Freud me pardonne!* (Libre Expression), du docteur Jacques Voyer, et, bien sûr, les *Confidences d'un médecin* du docteur Lamontagne méritent l'attention.

Lire, c'est aussi la santé!

louiscornellier@parroinfo.net

CONFIDENCES D'UN MÉDECIN

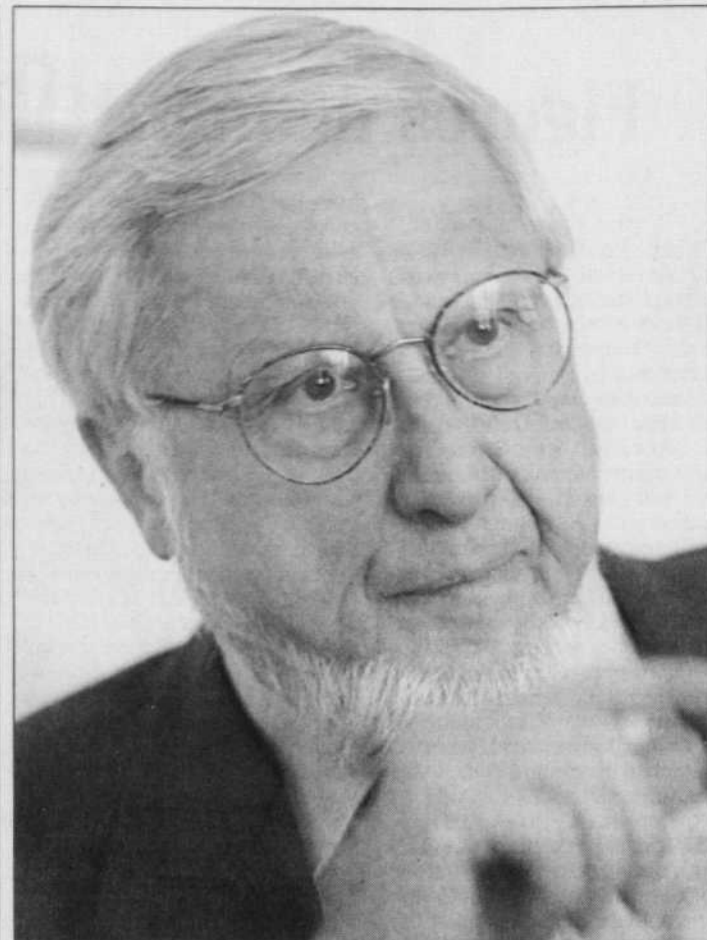
Yves Lamontagne
Québec Amérique
Montréal, 2003, 176 pages

Lamontagne
cherche
à mettre
en garde
ses collègues
contre un
recul de
l'humanisme



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Pour le D^r Yves Lamontagne, le souci de mieux traiter les malades perdrait son sens s'il fallait que la passion du traitement prenne le pas sur l'accueil du malade.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Denis Lazure, un homme que ses convictions politiques, fermes et constantes, n'ont jamais quitté.

Pour saluer le docteur Lazure

LOUIS CORNELLIER

geants de la droite ou du patronat consacrer une partie importante de leur carrière à l'action sociale», Denis Lazure, dans cette perspective, se souvient de l'ambivalence de René Lévesque, qui conserve néanmoins toute son admiration; de Parizeau l'indépendantiste, un peu trop à droite; de Pierre Marc Johnson et de Claude Morin, qu'il n'aime pas beaucoup; de Lise Payette et de Camille Laurin, pour lesquels il n'a que des bons mots; de Bernard Landry, un homme de parole; de Lucien Bouchard, enfin, et de son autoritarisme mesquin.

Paru il y a déjà six mois, son témoignage autobiographique intitulé *Médecin et citoyen* n'a pas reçu la couverture qu'il méritait. Les médecins de gauche qui prennent la parole, au Québec, sont pourtant trop rares pour qu'on se permette de les négliger.

En lisant les souvenirs de Denis Lazure, les lecteurs découvriront, ou redécouvriront, un homme que ses convictions politiques, fermes et constantes, n'ont jamais quitté. Médecin et gestionnaire d'hôpitaux, Lazure reste ce militant social-démocrate inspiré par le modèle scandinave. Député et ministre, il demeure ce médecin admiratif de la figure de Norman Bethune et dévoué aux plus fragiles d'entre nous, c'est-à-dire, plus particulièrement, les handicapés en tout genre qu'il accompagnera pendant toute sa carrière.

Indépendantiste de gauche («J'ai rarement vu, écrit-il, des diri-

Grand voyageur devant l'Éternel, homme d'action heureux (à 77 ans, ce «médecin social», ainsi qu'il aime à se définir, travaille toujours comme psychiatre auprès des patients chroniques de l'hôpital Louis-Hippolyte LaFontaine, il a récemment appuyé la cause des orphelins de Duplessis et critiqué le projet de mégahôpitaux à Montréal) mais aussi homme de réflexion, père, grand-père et amant comblé, Denis Lazure n'est pas le plus bruyant ni le plus médiatique des hommes et des femmes qui ont contribué à rendre possible, depuis 40 ans, le rêve d'un Québec indépendant, progressiste et généreux, mais il n'en reste pas moins l'un des meilleurs d'entre eux.

MÉDECIN ET CITOYEN

Denis Lazure
Boréal
Montréal, 2002, 404 pages

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Les onomatopées ou le plaisir de parler

CLAUDE POIRIER
UNIVERSITÉ LAVAL

Selon les linguistes, la langue est une façon de s'approprier le réel et d'interpréter le monde dans lequel l'être humain est plongé. Cette observation, qui peut paraître abstraite, devient tout à coup lumineuse quand on parcourt l'étonnant *Dictionnaire des onomatopées* que viennent de publier Pierre Enckell et Pierre Rézeau. Il s'agit d'un ouvrage d'un genre nouveau, puisqu'il fait d'une approche particulière pour bien rendre compte de ces mots qui remplissent nos discours quotidiens mais que les lexicographes ne savent trop comment traiter. Accueilli avec enthousiasme en France au moment de sa sortie en janvier, le dictionnaire d'Enckell et Rézeau est passé quasi inaperçu au Qué-

bec puisqu'il est arrivé au moment où les onomatopées joyeuses de la vie quotidienne ont dû laisser la place aux bruits de bottes qui résonnaient depuis l'Irak.

Mais qu'est-ce donc qu'une onomatopée? C'est, selon les auteurs, «un mot imitant ou prétendant imiter, par le langage articulé, un bruit». Prenons le cas de l'essuie-glace. Les exemples cités par les auteurs font voir qu'on peut percevoir le bruit que fait ce dispositif de façon bien différente selon l'usure des lames de caoutchouc ou l'état d'âme de celui qui en parle: *chuit-chuit* (tout va bien!), ou *griiiiiiiiiik, griiiiiiiiiik* (les lames sont finies!), ou encore *slip-slap* (que la vie est monotone!).

Chez les francophones, on découvre sans difficulté la signification de *cot cot cot codex*, de *tic-tac*,

de *vlang* ou de *flac à flac*. Il s'agit d'onomatopées fixées. De même, si un locuteur du français entend ou lit: *Boum! malatzim! malatzim! malatzimzim!*, il comprendra qu'on veut lui parler de la grosse caisse. Mais pouvons-nous, au Québec ou en France, imaginer que les canards font *rap-rap* pour les Danois, *quak quak* pour les Allemands, *pa pa* pour les Grecs, *kriak kriak* pour les Russes, *gagaga* pour les Tchèques, alors que tout francophone sait bien qu'un canard normal fait *coïn-coïn*? Et ce n'est pas tout: Enckell et Rézeau nous apprennent qu'un bon nombre d'onomatopées ont changé avec le temps en français. Les grenouilles ne font plus *moiac*, comme au XVII^e siècle, mais plutôt *coa*. Sur ce plan, l'influence anglaise a joué depuis quelques décennies, de sorte que, pour rendre l'admiration, les Français ont fini par adopter *woah* (attesté antérieurement au Québec, chez Jacques Godbout). Ils connaissent aussi les *bang*, *oups*, *snif* et *splach* que les bandes dessinées américaines ont contribué à répandre un peu partout dans la francophonie.

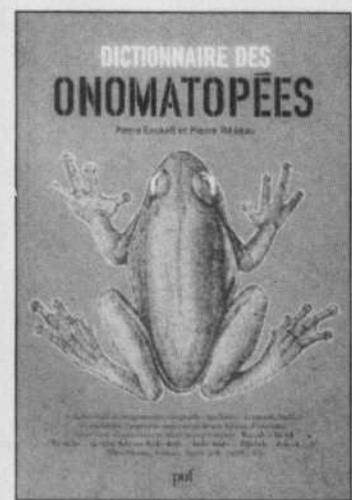
La variation des usages n'est pas rare au sein d'une même langue. Le *beding-bedang* et l'*apitchoum* des Québécois ne s'entendent pas en France. Et que dire des individus! Les nombreux exemples et la délicate anthologie de textes qui illustrent ce dictionnaire font voir à quel point l'imagination est fertile quand il s'agit d'imiter les bruits du réel. Tel auteur, voulant rendre le fracas du retour d'un chariot de dactylo, ponctue le procès-verbal

d'un commissaire de police par des *Vvvvvzzzzttt* placés à tous les douze ou quinze mots, tandis que tel autre, voulant exprimer l'agacement de son personnage dérangé par le même vacarme, le traduit par un *ding-vroum-bong*. On voit bien par là que l'onomatopée est d'abord une interprétation personnelle du réel, avant de devenir une référence pour d'autres.

Il faut dire que certains ont l'oreille particulièrement fine. Tels ces bergers qui, d'après Bruno Latini (fin du XIII^e siècle), étaient capables de distinguer le cri du mouton noir de celui du mouton blanc «à ce que li noirs dit meh! et li autres dit beh!». D'autres baignent littéralement dans un monde d'onomatopées, comme les personnages de Tintin. Dans *L'Orange amère* (1991), D. Van Cauwelaert met en scène une femme qui est plus à l'aise avec les onomatopées qu'avec les mots ordinaires pour parler de son univers.

L'absence

Curieusement, les dictionnaires usuels traitent les onomatopées de façon très lacunaire. Le mot *meuh!* est attesté dans des textes depuis 1885. Pourtant, il ne figure pas encore dans *Le Petit Larousse*, et *Le Petit Robert* ne l'enregistre que depuis 1993. Ce n'est pas que les onomatopées ne soient pas fréquentes dans la langue: elles le sont tellement qu'elles contribuent à former de nombreux autres mots qui sont souvent anciens, à commencer par meugler dont l'ancêtre latin avait déjà été créé d'après ce moule. Les mots



brouhaha, *chuintier*, *croquer*, *roucouler*, *zézayer*, sans oublier le bon vieux *coq*, qui remonte au XII^e siècle, sont également des dérivés d'onomatopées. Reconnaissances, à la décharge des lexicographes, que le traitement des onomatopées n'est pas simple, ne serait-ce que du fait des nombreuses variantes orthographiques qui se bousculent sous la plume de ceux qui leur donnent accès à l'écrit. De ce point de vue, on ne peut qu'admirer la science et l'art des deux auteurs du *Dictionnaire des onomatopées* dont la réputation est bien établie dans le monde de la lexicographie scientifique.

Malgré la richesse de son contenu, l'ouvrage d'Enckell et Rézeau atteste tout de même d'une lacune béante en français: aucune onomatopée satisfaisante ne rend le bruit du maringouin dont la musique lancinante viendra sous peu faire concurrence à

la sérénade matinale des ronfleurs. Les Français recourent à *zzzzz* pour évoquer le bourdonnement d'un insecte ailé, mais le mot est un peu banal pour parler de la chanson du maringouin qui s'approche de l'oreille. On trouve aussi *bzzzz*, sur lequel s'est rabattu Réjean Ducharme (dans *L'Hiver de force*): «Tous ces maringouins qui font *bzzzzzzzzzz* au grand soleil puis nous qu'on est pas là comme des lézards pour les attraper en déroulant d'un coup sec nos langues à ressort!» On pourrait trouver mieux, par exemple en exploitant l'analogie que suggérait Léon Provancher dans un texte de 1939 du *Naturaliste canadien*: «Le lac Violon. Quel joli nom, n'est-ce pas, pour un vaste marécage où les maringouins aiment à jouer de l'archet!». Invitation est donc lancée à tous ceux qui ont du verbe et de l'imagination.

Les citations qu'on trouve dans le *Dictionnaire des onomatopées* montrent que, dans ce domaine, écrivains et patentoux de la langue ont de tout temps entretenu une belle complicité.

L'auteur enseigne à l'Université Laval où il est aussi directeur du Trésor de la langue française au Québec.

DICTIONNAIRE DES ONOMATOPEES

Pierre Enckell
et Pierre Rézeau
Presses universitaires
de France
Paris, 2003, 583 pages



SALON DU LIVRE ANCIEN
ET DU LIVRE D'HISTOIRE

Sur les traces de Jean-Baptiste Meilleur

24 mai: 12h à 18h

25 mai: 11h à 17h

Admission générale: 2,00 \$

Renseignements: 450-589-1455

450-589-0233

270, boul. L'Ange-Gardien, L'Assomption

ESSAIS

L'Argentine en crise

LOUIS GILL

«*¡Que se vayan todos!*» Qu'ils s'en aillent tous! Tel est le cri de mobilisation avec lequel les Argentins ont chassé du pouvoir deux gouvernements en dix jours lors des soulèvements de décembre 2001.

Alors qu'elle avait dans les années 1940 l'un des niveaux de vie les plus élevés du monde, l'Argentine s'est littéralement effondrée sous les effets combinés d'une gestion économique néolibérale marquée par une corruption généralisée, qui puise son origine dans la dictature militaire, de 1976 à 1983, et qui a connu son plein déploiement sous la présidence du péroniste Carlos Menem, de 1989 à 1998. Désignée comme le «meilleur élève du Fonds monétaire international», l'Argentine a mis en œuvre toute la gamme des mesures exigées par cet organisme.

Aux prises avec une dette extérieure qui a plus que quintuplé en sept ans sous la dictature militaire (de 8 à 45 milliards de dollars), l'Argentine a procédé à partir de 1989, sous la présidence de Carlos Menem, à une privatisation massive des services publics (offerts aux multinationales à environ 30 % de leur valeur), à une hausse des taux d'intérêt, à la libéralisation de l'économie et à la «dollarisation» de la monnaie nationale, le peso, c'est-à-dire à l'instauration de la parité entre le peso et le dollar américain. Grâce à cette dernière mesure, elle est parvenue à juguler l'hyperinflation alors en vigueur, à alléger le poids de la dette extérieure libellée en dollars et à instaurer un climat de confiance pour les investisseurs étrangers. Mais en créant un nouveau problème, celui de la chute des exportations, due à la perte de compétitivité du pays sur le marché extérieur, et d'une hausse des importations.

Il s'ensuivit une augmentation du déficit commercial et de la dette extérieure. Cette dernière atteignait les 150 milliards en 2002, dans un contexte où on permettait impunément une évasion fiscale massive des riches (privant ainsi l'État de la moitié de ses recettes) et une fuite des capitaux vers l'étranger à raison de 120 milliards, soit presque le niveau de la dette extérieure. Le résultat: une économie en ruine, 30 % de chômeurs et près de 50 % de la population vivant sous le seuil de la pauvreté.

Un outil précieux

Au moment où la population est appelée aux urnes pour élire un nouveau président, dans un contexte où l'effondrement économique et la fracture sociale qu'il a suscité ont provoqué une crise politique d'une ampleur exceptionnelle dont il est difficile de prévoir l'issue, le livre de Chesnais et Divès constitue un précieux outil pour comprendre les origines de cette crise, sa nature, ainsi que ses enjeux. Il ne s'agit pas, expliquent les auteurs, d'une simple «*crise de représentation*», mais bien d'une crise du système politique au sens le plus



«*¡Que se vayan todos!*» Qu'ils s'en aillent tous! Tel est le cri de mobilisation avec lequel les Argentins ont chassé du pouvoir deux gouvernements en dix jours lors des soulèvements de décembre 2001.

complet du terme. Les dirigeants et les partis politiques qui se sont partagé le pouvoir depuis 60 ans ont perdu toute crédibilité. Pour l'Argentine, où de larges couches de la population ont si longtemps et fermement soutenu le parti justicialiste de Juan Perón, «*cette rupture représente une césure historique fondamentale*». De son côté, l'autre grand parti traditionnel, l'Union civique radicale, a perdu aussi, dans une très large mesure, la base traditionnelle dont il disposait au sein des classes moyennes.

Il en est de même de l'État argentin, dont la solide légitimité passée reposait sur le large espace économique et social qu'il occupait en réponse à des besoins réels de redistribution, de services publics et de gestion d'importants secteurs économiques. Les politiques de libéralisation, de déréglementation et de privatisation ont littéralement vidé de sa substance l'Argentine pour la transformer en un «*État spoliateur et de pure répression, associé au capital étranger, travaillant sous ses ordres et de plus en plus perçu comme tel par le peuple argentin*».

D'où le sens de ce cri de rejet: «*¡Que se vayan todos!*» Qu'ils s'en aillent tous! Rejet des institutions honnies et des partis politiques traditionnels faillis. Et simultanément, recherche spontanée de modes d'organisation autonome, ne serait-ce, au départ, que pour assurer la survie. C'est ainsi qu'on a vu naître et se développer le mouvement des piqueteros, dont le nom renvoie aux piquets de grève dressés par les salariés mais qui désigne, dans ce cas, des formes d'action que ses utilisateurs, ex-salariés jetés à la rue, doivent désormais mener ailleurs que devant les lieux de travail (blocage de routes,

soupes populaires, organisation de la survie quotidienne).

D'autres formes d'auto-organisation se sont également développées, en particulier dans les zones les plus paupérisées: la mise en place de cantines collectives, des assemblées de quartier et la reprise par les salariés d'entreprises en faillite.

Chesnais et Divès analysent méticuleusement le développement de ces formes d'organisation autonome dont on doit constater qu'elles s'apparentent à celle des «conseils» qu'on a vus plus d'une fois surgir spontanément dans l'histoire depuis la Commune de Paris en 1871. Ils en analysent la puissance potentielle comme les limites, mettant en lumière le besoin essentiel de leur coordination et de leur irruption sur le plan proprement politique.

Il va sans dire (et les auteurs le soulignent avec lucidité) qu'une situation comme celle qui prévaut actuellement en Argentine ne peut durer indéfiniment. Le renforcement du mouvement passe nécessairement par une liaison étroite avec le mouvement des salariés, dont une partie a déjà commencé à se démarquer du syndicalisme institutionnel intégré à l'État, par la création d'une centrale syndicale indépendante, la Centrale des travailleurs argentins, elle-même en lien avec des organisations autonomes nées dans le mouvement de soulèvement. L'issue du mouvement argentin dé-

pend aussi largement des développements à venir dans les autres pays, au premier chef ceux de l'Amérique latine.

L'âge de pierre?

Pour Chesnais et Divès, ou bien la situation actuelle évoluera vers une transformation véritable, dont les bases politiques et les institutions devront être radicalement nouvelles, ou bien l'Argentine risque d'être ramenée à une sorte d'«âge de pierre» dans le cadre d'un protectorat américain administré par le FMI. Le deuxième pôle de cette alternative n'a rien de surréaliste: on sait que la notion d'«État failli» (*failed State*) est récemment venue s'ajouter à celle d'«État voyou» (*rogue State*) dans la nomenclature du département d'État de nos voisins du Sud pour désigner des États incapables d'assurer l'ordre économique chez eux. Ces États représenteraient en conséquence une menace pour le sain équilibre de l'économie mondiale, justifiant dès lors une intervention de la «communauté internationale».

¡QUE SE VAYAN TODOS!

LE PEUPLE D'ARGENTINE SE SOULÈVE

François Chesnais et Jean-Philippe Divès
Nautilus
Paris, 2002, 230 pages

La bibliothèque d'Hitler

LE DEVOIR

Après la mort d'Hitler, qu'est-il advenu de sa bibliothèque personnelle? Comme celles des présidents américains Thomas Jefferson, Theodore Roosevelt et Woodrow Wilson, elle s'en est allée enrichir les rayons de la Bibliothèque du Congrès à Washington. C'est ce que rappelle *The Atlantic Monthly* dans son édition courante.

En 1945, des soldats de la 101^e division aéroportée découvrent, cachés dans une mine de sel, quelque 3000 volumes ayant appartenu au Führer. Ceux-ci furent transférés aux États-Unis puis, en 1952, intégrés à la Bibliothèque du Congrès. Un tri plutôt sommaire fut effectué, de sorte que la collection comporte aujourd'hui 1200 livres authentifiés. Il semble que personne n'ait étudié à ce jour, comme un ensemble intellectuel, cette bibliothèque très particulière. La bibliothèque contient pourtant quelques volumes annotés qui pourraient contribuer à mieux comprendre la dérive intellectuelle du dictateur allemand.

On trouve dans cette bibliothèque une première édition des œuvres complètes de Fichte, célèbre penseur allemand du natio-

nalisme. L'ensemble fut offert à Hitler par la cinéaste controversée Leni Riefenstahl. Les volumes, reliés en cuir et embossés avec des lettres dorées, porte la dédicace suivante: «*A mon cher Führer avec mon admiration profonde*». De quoi contribuer à relancer le débat sur l'action de Riefenstahl à l'époque où l'Europe était sous la botte des nazis.

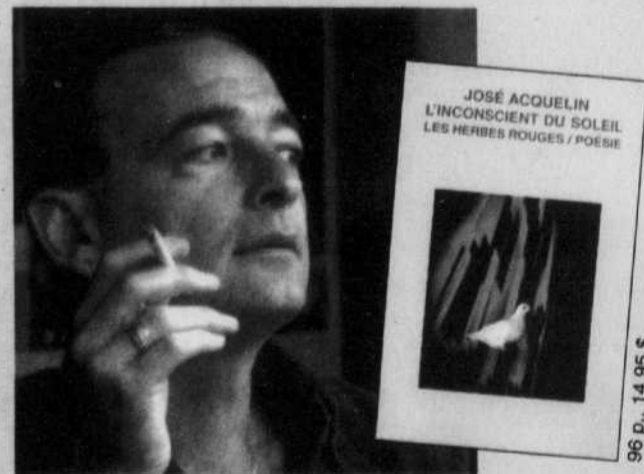
La bibliothèque comprend aussi plusieurs livres religieux qui ont été à l'évidence lus. Or pourquoi un homme qui rejetait à ce point tous les cultes sauf le sien consacrait-il autant de temps à la lecture de la parole de Jésus Christ?

D'autres livres ayant appartenu à Hitler ont été déposés à la bibliothèque de l'université Brown. Parmi cet ensemble, plusieurs livres concernent l'occultisme.

En 1934, Hitler déclarait avoir plus de 6000 volumes dans sa bibliothèque. Au début des années 1940, des croquis d'architectes montrent que la bibliothèque du dictateur aurait pu recevoir jusqu'à 60 000 volumes. En 1942, un journaliste de la *United Press* évaluait pour sa part à un peu plus de 16 000 livres la bibliothèque du dictateur. Un ami d'Adolf Hitler, August Kubizek, avait en tout cas noté que le Führer était toujours entouré de livres.



Adolf Hitler saluant ses troupes.

JOSÉ ACQUELIN
L'Inconscient du soleil

« je veux laisser ma tête derrière moi
je sais ce qui rend la mer bleue »

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

SYLVIE FRIGON
L'HOMICIDE CONJUGAL AU FÉMININ

Dans ce livre phare sur l'homicide conjugal au féminin, on retrouve des données historiques sur les femmes condamnées à la peine de mort au Canada entre 1866 et 1954.

L'auteure examine aussi le cas Lavalée (1990), cette femme acquittée du meurtre de son mari grâce à la preuve d'expert sur le syndrome de la femme battue, une première au Canada.

Enfin, avocats, psychiatres et psychologues analysent les témoignages de 22 femmes condamnées pour «maricide».

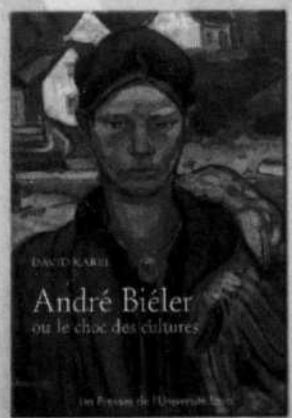
En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

PUL-IQRC

André Biéler
ou le choc des cultures

David Karel



André Biéler
ou le choc des cultures

2-7637-7964-6
224 pages • 30 \$

Plus d'une centaine
d'illustrations,
dont 48 en couleur

Chez André Biéler, né à Lausanne (Suisse) en 1896, éduqué en français à Genève et à Paris, et en anglais à Montréal à partir de 1908, se rencontrent les cultures du Vieux et du Nouveau Monde, de même que celles du Canada français et du Canada anglais. Résolu, après la Première Guerre mondiale, à renouveler la peinture du terroir, il s'installe à Sainte-Famille, à l'Île d'Orléans. Par la suite, il fera de la peinture à Saint-Urbain dans Charlevoix et à Saint-Sauveur, dans les Laurentides. Bien qu'il ait fait carrière à l'université Queen's de Kingston à partir de 1936, André Biéler n'a jamais cessé de peindre la vie traditionnelle du Québec.

Pour de plus amples renseignements

Les Éditions PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305

Dominique Gingras@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

UNE PRÉSENTATION
DU 9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE



APRÈS NOUS LE DÉLUGE !

> Les artistes du Saguenay-Lac-Saint-Jean à l'honneur

Spectacle de clôture animé par
Louise Portal et Pauline Lapointe

MISE EN SCÈNE : STANLEY PEAN

ÉCRIVAINS :

DANIEL DAVIS

DANIELLE DUBÉ

ANDRÉ GIRARD

YVON PARE

STANLEY PEAN

HELENE PEDNEAULT

LOUISE PORTAL

TONY TREMBLAY

ELISABETH VONARBURG

INTERPRÈTES : MONIQUE FAUTEUX ET PAULINE LAPOINTE

MUSICIENS : BENOIT SARRAZIN ET FRANCIS STEPHENSON

ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER

SAMEDI 17 MAI, 20 H 30

UNION FRANÇAISE

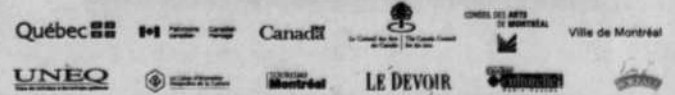
429, rue Viger Est, métro Berni UQAM

Entrée : 10 \$ (régulier) / 8 \$

(étudiants et membres de l'UNEQ)

Billetterie : 514.277.1010

Info-festival : 514.277.1010 / www.uneq.qc.ca/festival



LIVRES

HISTOIRE

Panorama mondial du colonialisme

Racisme, exploitation, esclavage, génocide: le colonialisme a laissé d'innombrables et profondes blessures à l'humanité depuis un demi-millénaire.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

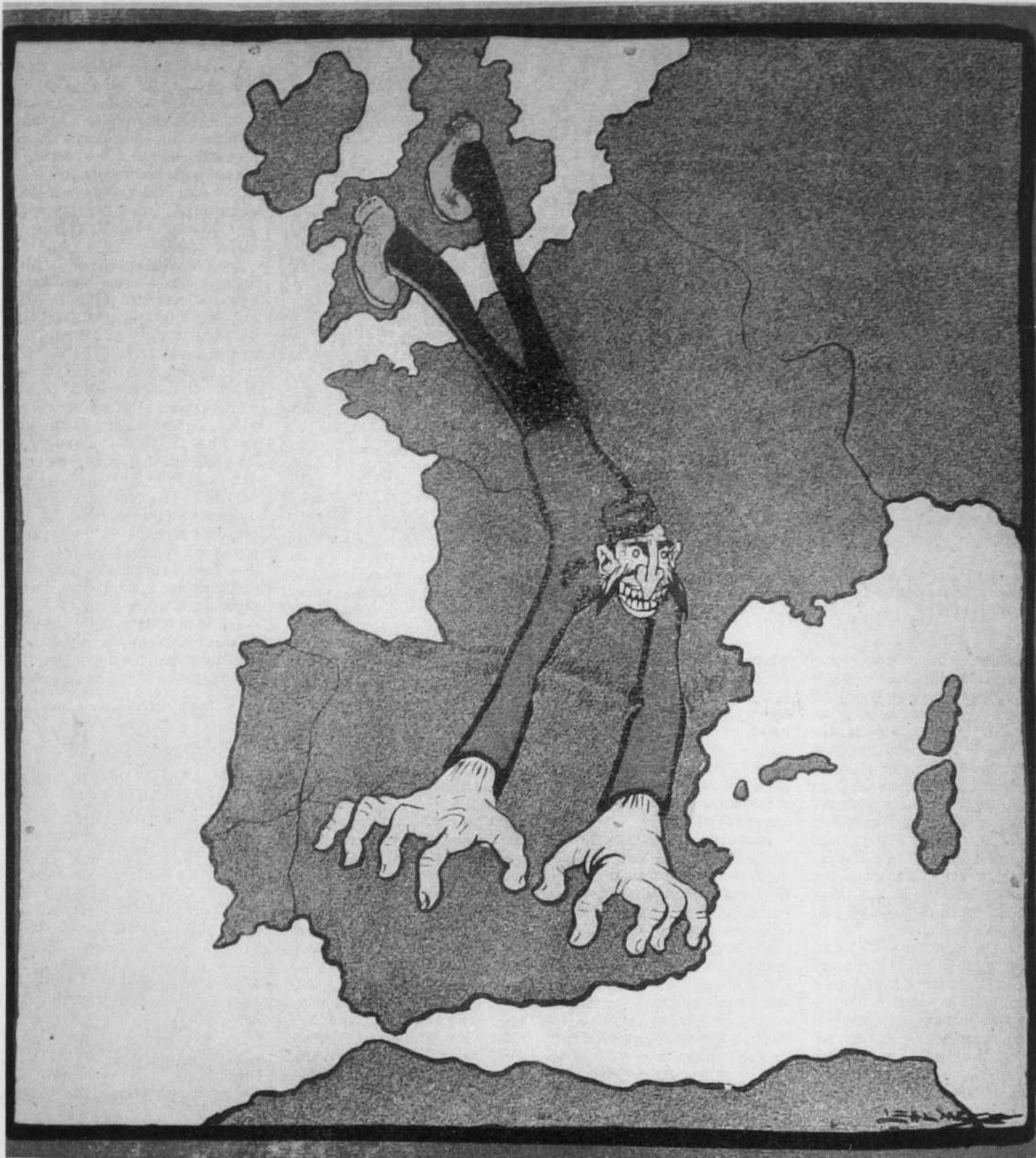
Le livre noir est à la mode. Tous les sujets plus ou moins controversés sont passés au crible depuis quelques années, du néolibéralisme à l'automobile, de la «nomenklatura mondiale» au capitalisme, du Canada anglais à Loto-Québec. La formule rapporte et un éditeur commercial québécois en fait son beurre. Bientôt, la critique par numéros engendrera certainement un livre noir de Jean Charest, de Céline Dion ou, pourquoi pas, de *Star Académie*...

Voici autre chose de totalement différent. *Le Livre noir du colonialisme* n'a rien à voir avec les niaiseries ou les dénonciations à quatre sous publiées trop souvent ici comme ailleurs sous l'appellation contrôlée. Celui-là s'arrime à un autre monument, *Le Livre noir du communisme*, paru en 1997 chez le même éditeur. Le brûlot a marqué d'une pierre blanche l'historiographie contemporaine en concentrant les innombrables horreurs commises par une idéologie qui promettait des lendemains tout en gazouillant à l'humanité. Le portrait jetait l'effroi avec un total d'une bonne centaine de millions de morts mis au compte de la peste rouge, toujours aussi virulente en Corée du Nord ou à Cuba. Il y a quelques semaines encore, dans cet interminable goulag des tropiques, des procès sommaires dignes de l'effroyable époque stalinienne ont mené à la condamnation de 75 dissidents, des journalistes indépendants, des militants des droits de l'homme, des chefs de syndicats et de partis d'opposition.

La nouvelle brique — on pourrait parler d'un parpaing vu la taille du bouquin — se réclame de la filiation. «*Que Le Livre noir du colonialisme forme couple avec Le Livre noir du communisme relève [...] d'une évidente nécessité*, écrit d'entrée de jeu l'historien français Marc Ferro, qui a dirigé le travail de groupe. *Pourtant, ceux qui travaillent sur les régimes totalitaires n'ont lu Hannah Arendt que d'un seul œil, semble-t-il. Ils ont ainsi omis de s'apercevoir qu'au nazisme et au communisme elle avait associé l'impérialisme colonial. Entre ces régimes, en effet, il existe une parenté qu'avait bien repérée le poète Aimé Césaire, au moins en ce qui concerne nazisme et colonialisme: "Ce que le très chrétien bourgeois du XX^e siècle ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc [...] d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevait jusqu'ici que les Arabes, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique."*

Cinq siècles d'horreur

Le ton, non pas irrévère et acridulé mais franc et direct, est donné. Il est maintenu pendant plus de huit cents pages par une vingtaine de collaborateurs. Venus de divers horizons théoriques et disciplinaires, de l'ethnologie à l'histoire ou à la démographie, en passant par le journalisme, c'est tout dire. La classe d'intellectuels réunie par le professeur Ferro permet tout simplement de croiser judicieusement les écoles, la vérité étant dans la compulsion de convergence des points de vue.



— Encore une nouvelle manière de coloniser!

SOURCE L'ASSIETTE AU BEURRE

Gravure tirée de la revue *L'Assiette au beurre* de l'année 1906-1907.

Le directeur de l'entreprise lui-même signe trois chapitres.

Tout cela pour couvrir cinq siècles d'histoire de la colonisation à l'échelle mondiale. Le livre s'ouvre sur l'extermination d'une grande partie des populations dans les Caraïbes puis en Amérique, assimilée à «un vrai génocide», comme les massacres qui suivirent en Australie. Les projections rationnelles les plus fiables permettent maintenant d'estimer que la population d'origine pré-colombienne a chuté de plus de 90 % entre 1500 et 1900. *Le Livre noir* parle du «déclin continu de la population indienne de 1500 à 1900 dû à un ensemble de facteurs directement liés à la colonisation» comme d'une «catastrophe démographique d'une ampleur probablement inégalée dans l'histoire de l'humanité».

On passe ensuite à la traite et à l'esclavage avec un chapitre complet consacré aux conditions de vie des esclaves dans le sud des États-Unis. Les sections suivantes parlent de dominations et de résistances, dans les trois grandes zones coloniales du monde, les Amériques, l'Asie et l'Afrique.

Ce tour du monde, long comme un pèlerinage aux sources du mal, finit par dégoûter de la bête humaine, comme tant d'autres histoires de ce que l'homme a fait et continue de faire à l'homme. On ne peut tout reprendre évidemment. Prenons toujours le chapitre consacré à l'Afrique centrale par Elikia M'Bokolo, directeur d'études à l'École des hautes études de Paris. Les pages sur l'aventure belge au Congo sont à crever de peine. Les analystes de cette triste histoire ont d'ailleurs tour à tour parlé de malédiction, d'État esclavagiste, d'esclavage du caoutchouc, de crime, de pillage, et même de génocide et d'holocauste.

Officiellement, ce pays naît en 1885 et est immédiatement conçu comme le fief personnel du roi Léopold II — on parle d'ailleurs souvent de colonisation léopoldienne. L'hypocrisie va faire croire à une entreprise de «mission civilisatrice», alors que les compagnies du souverain des Belges vont vite mettre en place une immense machine à siphonner un territoire 80 fois plus étendu que la Belgique. «*Le système reposait*

L'Occident en prend pour son rhume

sur plusieurs piliers, écrit le chercheur: *l'élimination des entreprises privées au profit de l'État; les confiscations des terres indigènes; le monopole de l'État sur les produits les plus rentables.*

L'exploitation reposa d'abord sur la collecte de l'ivoire (6 tonnes en 1888 contre 330 tonnes en 1900), puis sur celle du caoutchouc (moins de un million de francs en 1893 et 38 millions de francs en 1909) qui transforma le Congo en «vaste système concentrationnaire» où l'arbitraire constituait la règle. Ainsi, en cas de livraison insuffisante de caoutchouc, les soldats coupaient la main des «coupables» avant de les assassiner.

Cette histoire noire du colonialisme, c'est donc celle des ex-écès du colonialisme. Mais les

exactions de cet autre totalitarisme ne sont pas gardées secrètes par un système de plomb. Dès ses origines, le colonialisme génère ses chroniqueurs et ses dénonciateurs, des premiers écrits de Las Casas au XVI^e siècle jusqu'aux reportages d'Albert Londres au XX^e siècle.

Le panorama complet proposé par l'ouvrage permet aussi de comprendre que le processus — ses objectifs, la figure même de cette domination — constitue «un ensemble à variables multiples». Le terme de colonisation s'applique à l'occupation et à l'exploitation d'une terre lointaine étrangère, couplées à l'installation de colons. Cependant, cette règle varie, l'Espagne ayant colonisé le Rif tout proche, tandis que la Sibérie s'inscrit dans une continuité continen-

tale avec la Russie. De même, les motivations des colonisateurs demeurent multiples, les Russes considérant que la colonisation constitue l'essence même de leur histoire, les Portugais plastronnant avec leur «audace», les Français misant sur l'expansion universelle de l'esprit républicain, quitte à agir comme des seigneurs de l'Ancien régime une fois en place.

Nuances et convictions

Cet ouvrage est fondamentalement teinté par une perspective critique et franchement anti-impérialiste. Pour le dire comme ça vient: l'Occident en prend pour son rhume. N'empêche, l'ouverture analytique permet aussi bien de dénoncer les violences et les exactions commises dans le monde arabe que le racisme qui a déteint chez certains peuples colonisés.

Nuances, convictions, mises en perspective, anecdotes et longue durée caractérisent donc cette analyse fascinante mais parfois insupportable du dernier demi-millénaire à travers le phénomène central du colonialisme. En même temps, cette histoire permet de mieux comprendre plusieurs aspects de notre monde contemporain, à commencer par le racisme, les inégalités héritées de siècles d'exploitation, les réactions extrémistes, les mouvements révolutionnaires ou terroristes, jusqu'aux tentatives de repentance du pape ou de certains États.

La dernière section est d'ailleurs consacrée aux représentations et aux discours entourant le colonialisme, avec encore une fois des délires à la pelle. Le chapitre d'Alain Rusco intitulé «*Chantons sous les tropiques...*» se penche plus particulièrement sur le mouvement de domination à travers la chanson française. Rien qu'au XX^e siècle, l'anthologie peut-être découpée en différentes sections idéologiques allant de la période de la possession (*Ma Tonkinoise*, popularisée par Joséphine Baker, qui, comme le remarque l'auteur, «*n'avait pourtant rien d'asiatique*»), à celle des certitudes viriles, dans les années 1930 (*Mon légionnaire*, de la Piaf), jusqu'à l'ère des désillusions (*Nostalgie*, du pied-noir Enrico Macias). Mais il faut aussi découper le florilège en considérant les veines héroïques, romantiques, anticolonialistes ou carrément comiques.

Dans ce cas, les exemples cités rappellent les excès de *Tintin au Congo*, où le racisme sans gêne cotoie le plus invraisemblable paternalisme. Comme dans cette pièce honteuse intitulée *Nénufar*, chantée par Alibert en 1931: «*Quittant son pays / Un p'tit négro d'Afrique centrale / Vint jusqu'à Paris / Voir l'Exposition coloniale / C'était Nénufar / Un joyeux lascar / Pour être élégant / est aux pieds qu'il mettait ses gants.*» *Le Livre noir...* fait aussi rire jaune.

LE LIVRE NOIR DU COLONIALISME

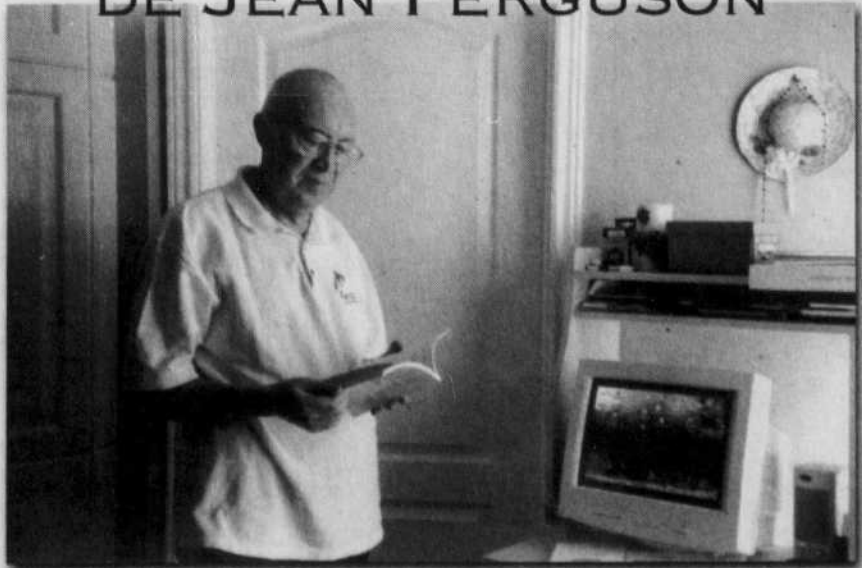
XVI^e-XXI^e SIÈCLE:

DE L'EXTERMINATION

À LA REPENTANCE

Sous la direction de Marc Ferro
Robert Laffont
Paris, 2003, 837 pages

À LA MÉMOIRE DE JEAN FERGUSON



« LES MOTS SONT DE PETITES LUMIÈRES PEINTES SOUVENT DANS LA TENDRESSE ET QUI BRILLENT AU FOND DES ÊTRES. »



ÉDITIONS TROIS PISTOLES

Festival du livre jeunesse Laval

"La lecture donne des ailes"

Bouquinez à la super expo-livres avec les libraires et les éditeurs

Venez rencontrez les écrivains et les illustrateurs

Participez à des animations originales et assistez à des spectacles captivants...

Info : 450-978-3985

Une sortie enlevante pour toute la famille!

Coupon-rabais 2.50 \$



Pour le stationnement

Coût d'entrée :
enfants : **gratuit**
adulte : 5 \$

Heures d'ouverture du Festival :
jeudi, vendredi et samedi : 9 h à 21 h
dimanche : 9 h à 16 h

Au Collège Montmorency du 29 mai au 1^{er} juin 2003

475, boul. de l'Avenir, Laval